Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lavieparisiennes00cognuoft

LA

VIE PARISIENNE

SOUS LOUIS XVI

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT

F.
6765v

LA

VIE PARISIENNE

SOUS LOUIS XVI

par

[François Coignet]

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

1882

Droits de traduction et de reproduction réservés.

83467
18/9/0

PRÉFACE

Ce récit de la Vie de Paris sous Louis XVI *est resté enfoui pendant près d'un siècle au fond d'un tiroir; le manuscrit, d'une écriture droite sur gros papier jaune, est l'œuvre de François Cognel, mort en* 1844, *à l'âge de quatre-vingt-deux ans; il avait, par conséquent, vingt-cinq ans quand il fit ce qu'il appelle « son grand voyage ».*

M. Cognel, *appartenait à une ancienne famille de robe, et, magistrat lui-même, il fut*

longtemps conseiller à la cour royale de Nancy ; il jouissait d'une haute réputation de science judiciaire et d'intégrité. Aussi aimé que respecté, on le prenait souvent pour arbitre et pour guide. C'était un beau vieillard aimable et gai, d'un esprit original et d'une grande bonté.

Son ami Thiry *qui, pour deux mois d'absence, avait alors le mal du pays, dut s'habituer à perdre de vue les rives de la Meurthe, car il parcourut vaillamment la carrière militaire et devint général; son frère eut pareille chance, et les deux généraux Thiry prirent leur retraite à Nancy. Leur petite-nièce a épousé le marquis de Ludre, chef d'une maison alliée deux fois aux ducs de Lorraine.*

Quant au troisième voyageur, Jacquinot, c'était un type tout à fait particulier. Entreprenant et intrépide, il partit pour Paris à l'âge de douze ans, à pied, avec huit sous dans sa poche.

Assailli un soir dans la forêt de Toul, par trois voleurs, il en tua un, et fit, plus tard, prendre les deux autres qui furent guillotinés.

Il porta, toute sa vie, de la poudre et des culottes courtes.

L'aîné de ses fils fut maire de Pont-à-Mousson, le second colonel, et le troisième général

LA
VIE PARISIENNE
SOUS LOUIS XVI

Nous sommes partis de Nancy pour Paris le 7 mai 1787, à midy, par la diligence, les mauvais tems nous aïant empêchés, depuis huit jours, de partir à pied suivant notre projet. Nous avons trouvé dans la diligence un Anglais et un Bernardin ; le Bernardin inepte et fatigant ; l'Anglais, instruit et lettré, nous a procuré beaucoup d'agrément, durant le voyage, par sa conversation variée.

Nous avons pris, au château Carré, M. Plessis, que des affaires appeloient à

Paris; il s'est offert fort honnêtement à nous y donner tous les renseignemens qui pourroient nous être nécessaires. A une demi-lieue de Toul, nous avons pris M. de Gerbeviller, qui alloit rejoindre son régiment ; cet officier, d'un abord très-froid, gagne à se faire connoître; c'est un homme aussy honnête que raisonnable.

Nous avons monté la côte de Fouc par un temps détestable qui fesoit craindre à l'équipage de voir la diligence retourner en arrière. A Void, en changeant de chevaux, nous fîmes recrue d'un fort bel officier, M. de la Framboisière, seigneur d'une terre des environs; son début ne fut point des plus aimables ; il paroissoit plein de suffisance, mais devint ensuite plus courtois quand il put reconnoître, que sans être de son rang, nous étions des gens de bonne éducation.

Près de Void, nous aperçûmes Remivals abbaye de Prémontrés, qui nous donna une

haute idée de la prudence monacale ; cette abbaye, construite sur la route, luy tourne néanmoins le dos, sans avoir de ce côté une seule ouverture, pour éviter probablement aux religieux la vue des voyageurs et surtout des voyageuses.

A Saint-Aubin, nous fûmes surpris par la nuit, et, les chevaux de ce relays refusant de marcher, nous crûmes que nous ne sortirions jamais de ce village ; ce ne fut qu'après une demi-heure de lutte et de juremens que nous partîmes. Nous arrivâmes à Ligny, à onze heures du soir, par une pluie battante ; nous descendîmes dans la dernière auberge à l'extrémité de la ville du côté de Paris ; nous y fûmes bien traités et à bon compte ; on nous donna des truites parfaites ; le lendemain, nous uous levâmes à trois heures du matin pour parcourir Ligny, dont les rues sont larges et les maisons, très belles, bâties en pierre de taille ; il y en a une qui a douze fenêtres

de face ; Ligny passe pour avoir fort bonne société, et a pour promenade un parc considérable, le long duquel coule le ruisseau hanté par les excellentes truites.

A Bar-le-Duc, Jacquinot eut l'idée d'aller chez M. Arnould, dit Bichinosa, conseiller au bailliage de cette ville, pour renouer connoissance avec sa gouvernante, servante maîtresse bien pomponnée et qu'il désiroit fort revoir en passant ; mais ce magistrat, qui tenoit à la donzelle pour son propre compte, prit mal la chose, et fit sentir à Jacquinot que cette galanterie n'étoit point de son goût. Cela nous fit perdre une invitation à dîner qui nous eût sans doute été faite ; car nous avions une lettre pour M. Arnould, dit Bichinosa, dont le caveau passe pour aussy bien garni que la bibliothèque.

Bar est divisé en deux parties : la ville haute, vue du bas, présente un tableau fort agréable ; les maisons de la ville basse sont

fort belles ; nous avons vu la côte des Antonistes qui produit le vin si justement renommé dont le célèbre cardinal de Lorraine se servoit pour amener à son opinion les Pères du Concile de Trente.

Nous arrivâmes à Saint-Dizier, où se fit la fouille de la diligence ; nous dinâmes à l'*Arbre d'or*, où nous fûmes fort bien traités pour vingt-cinq sous. Les rues de Saint-Dizier sont très larges, ce qui donne à cette ville un aspect désert.

De Saint-Dizier à Vitry, la route, plantée d'arbres, est fort belle. Nous n'avons passé qu'une heure à Vitry pour y changer de chevaux ; mais ce temps a suffi pour nous donner une idée de la coquetterie des dames : elles se retournoient pour nous regarder, et, étant passés deux fois devant la maison de l'une des plus huppées de la ville, madame Deloche, elle se mit à ses vitres, et s'y tint jusqu'au moment de notre départ ; elle nous lança alors un tel regard

accompagné d'un salut, que Thiry vouloit rester, car c'est un garçon très prompt à s'enflammer.

A Châlons, nous descendîmes à l'hôtel du *Palais-Royal*, où on nous fit payer fort cher un très mauvais souper. Là, nous nous séparâmes de nos compagnons de route, non sans regret ; car nous avions lié connoissance d'une façon agréable.

Il n'y a guères de remarquable, à Châlons, que l'hôtel de ville, dont l'entrée semble défendue par quatre lions en pierre ; la salle de comédie est petite, la cathédrale fort simple ; les promenades très soignées, et de belle étendue. Mais cette ville est déparée par le sexe qui n'est pas beau, et porte des habits sans goût : il s'y coëffe en chignons de cérémonie avec le déshabillé du matin.

La plupart des maisons, ainsy qu'à Saint-Dizier et à Vitry, sont en bois, ce qui rend les rues fort tristes ; elles sont, en outre.

mal pavées ; la Marne traverse une partie de la ville ; les ponts sont tous en fort mauvais état ; il y a beaucoup de bateaux dans le port, et un coche d'eau sur lequel on s'embarque pour Paris.

Nous sommes rentrés à notre auberge pour déjeuner, et sortis en maudissant notre hôtesse et sa mauvaise chère. Comme les chemins devoient être gâtés par les pluies, nous avons pris un cabriolet pour nous conduire jusqu'à Cézanne ; mais, le tems nous paroissant beau, nous en avons baissé le ciel aux portes de Châlons. L'aridité et la sécheresse des campagnes nous fit bientôt connoître que nous étions dans la partie de la Champagne vulgairement appelée Pouilleuse ; nous fîmes quatre lieues par des chemins déserts sans voir ni un arbre ni une maison, et nous nous arrêtâmes, pour rafraîchir, à Ville-Vanneuse ; ce village, ainsy que tous ceux de Champagne, est bâti en craye, et couvert de

chaume. En sortant de là, nous fûmes pris par la pluie qui ne nous quitta plus et nous perça jusqu'aux os. Avis aux voyageurs pour ne pas se défaire légèrement du ciel de leur cabriolet. Indépendamment de la pluie, nous courûmes risque plus d'une fois d'être culbutés ; les chemins, abymés par les mauvais temps, offroient à chaque pas des ornières profondes dont notre voiture eut mille peines à se tirer.

Parvenus enfin à Fère-Champenoise, fort beau bourg dont les maisons sont alignées, nous descendîmes au *Lion d'or,* où nous fûmes bien régalés, et à bon compte. Il y avoit fête solennelle pour l'anniversaire d'un incendie qui avoit consumé presque entièrement le bourg ; nous assistâmes à la bénédiction dont le but étoit de détourner à l'avenir pareil malheur.

Nous avons quitté la Fère le 10 à sept heures du matin ; notre hôtesse, très ba-

varde, mais fort complaisante, fit couvrir notre cabriolet avec un drap qui suffit pour nous garantir d'une grosse pluie et nous arrivâmes, sans être mouillés, à Cézanne, où nous descendîmes chez l'oncle de Jacquinot, M. Maury, qui nous reçut fort honnêtement et nous conduisit le soir au spectacle ; on jouoit *l'Enfant prodigue* et *la Laitière :* des acteurs, en haillons, débitoient cela comme des enfans débitent une fable, et le théâtre, installé dans une grange, n'étoit séparé d'une écurie que par des draps ; les hennissemens fréquens qui se fesoient entendre étoient les seuls applaudissemens reçus par les acteurs. Pour nous dédommager d'avoir assisté à cette représentation, M. Maury nous offrit un excellent souper arrosé de vins supérieurs ; le lendemain, il nous fit descendre à son caveau, où nous fûmes pénétrés de respect à la vue de plus de quatre milliers de bouteilles rangées avec un ordre admirable.

Il nous montra ensuite la ville, qui n'est pas belle, mais d'une grande propreté, entretenue au moyen d'un ruisseau qu'on fait couler sur le pavé tous les jours pendant quelques instants pour le nettoyer.

Nous quittâmes Cézanne le 12 à trois heures après midy, pour nous arrêter à Go, chez le Prieur, dont l'accueil ne répondit pas à notre attente. Il nous reçut fort mal quoique M. le docteur Maury nous eût donné une lettre de recommandation pour luy, et que Jacquinot s'annonçât comme étant le neveu de ce médecin qui l'a tout dernièrement tiré d'une grande maladie. Cela nous étonna d'autant plus que ce Prieur avoit une réputation d'amabilité très vantée à Cézanne. Nous nous sommes empressés de continuer notre route pour arriver à pied à Montmirel par des chemins détestables. Montmirel, à cinq lieues de Cézanne, est situé sur une montagne ; on y fabrique des ouvrages en acier.

Nous sommes partis, le 13, à quatre heures du matin, après avoir remarqué qu'à l'hôtel de la *Poste*, où nous étions descendus, on n'avoit pas beaucoup d'égards pour les piétons ; nous avons déjeuné à Vieux-Maisons, rafraîchi à la Ferté-sous-Jouard, et nous sommes venus coucher à Saint-Jean-les-Jumeaux assez fatigués de cette journée de marche de dix lieues.

Le 14, nous sommes arrivés à Meaux pour déjeuner à l'hôtel des *Trois-Rois*, où on nous servit des maquereaux, poisson de mer bien conservé quoiqu'ayant un léger goût de décomposition ; mais, n'aïant jamais mangé que du poisson de rivière, nous en voulûmes faire la différence. Jacquinot, seul, le trouva bon ; après avoir visité la cathédrale, nous sommes repartis pédestrement pour aller coucher à Bondy. Depuis Vert-Galant, en traversant Livry, Bondy, Pantin, tout annonçoit l'approche de Paris : de superbes maisons de cam-

pagne, des villages bien peuplés, l'abondance du gibier qui sembloit familiarisé avec l'homme, tout en un mot donnoit déjà l'idée de l'opulence de la capitale.

Nous arrivâmes le 15, à neuf heures du matin, aux portes de Paris ; après avoir déjeuné dans une guinguette, nous allâmes chez M. Henrion, notre compatriote, qui nous a conduits rue Montmartre, hôtel d'*Artois*, vis-à-vis l'entrée des diligences, où nous avons trouvé un appartement tout disposé à nous recevoir ; il étoit composé de trois pièces : deux au premier sur la cour, et la troisième au second, également sur la cour. Nous avons été, sur-le-champ, retirer notre malle, arrivée avant nous, et que nous n'avons pas eu de peine à avoir ; puis nous nous fîmes coëffer pour aller au Palais-Royal.

La beauté des bâtimens, la régularité et l'élégance des arcades, la magnificence des boutiques, ne nous frappèrent pas encore

autant que la quantité de monde qui y abonde à l'heure de midy ; c'est le rendez-vous des étrangers, des désœuvrés de Paris, et des plus charmantes filles de la capitale. Elles y paroissent toutes vêtues avec un goût supérieur, et, si ce n'étoient les regards qu'elles jettent en passant, et les discours qu'elles tiennent, même aux nouveaux débarqués, on les prendroit pour des dames de la cour.

A trois heures, nous allâmes dîner, avec M. Plessis, chez Hue, au passage des Petits-Pères où l'on est très bien servi pour trente-deux sols ; la salle est vaste, et soixante à quatre-vingts personnes y mangent, par groupes, à des tables différentes ; ce qui rend le service long et difficyle. Au sortir de là, nous fûmes nous promener dans la rue Saint-Honoré ; cette promenade n'a pas démenti ce qu'on nous avoit dit de cette rue ; nous ne vîmes de tous côtés que filles élégamment vêtues, agaçant les passans

et les invitant à entrer chez elles ; il est d'usage d'ailleurs, dans certains quartiers de Paris, d'entrer, quand cela convient, chez toutes les femmes que l'on voit aux vitres ; cette exposition de leur personne autorise à cette démarche ; cela nous fit penser à madame Deloche, de Vitry qui ne se doute probablement pas qu'en agissant dans la capitale comme en Barrois, elle se feroit prendre pour une fille.

Nous sommes revenus promptemant au Palais-Royal, très préférable à la rue Saint-Honoré, et nous sommes entrés aux *Beaujolais*, petit spectacle qui a été fort goûté et commence à ne plus l'être : des enfans de douze à quatorze ans font des gestes sur le théâtre, et d'autres chantent dans les coulisses ; la précision avec laquelle les gestes répondent aux paroles fait une illusion complète ; la salle, petite, est bien décorée ; on jouoit *le Curieux puni*, opéra-comique ; *le Bouquet*, comédie, et *le Faux-*

Serment; nous en sommes sortis à neuf heures pour jouir du brillant coup d'œil offert par le Palais-Royal, illuminé non-seulement par un reverbère entre chaque arcade, mais par la quantité de lumières dont les boutiques sont éclairées ; ce qui en fait ressortir la richesse, et forme un saisissant contraste avec les sombres allées de marronniers.

C'est à ce moment-là surtout, à l'issue des spectacles, que les filles, en costumes de gala, viennent exercer le pouvoir de leurs charmes ; d'abord, elles se promènent avec un tel air de décence que l'étranger, qui n'est point au fait de leurs habitudes, leur accorde tous ses respects ; mais bientôt, si on ne va pas à elles, elles s'offrent comme un marchand offre sa marchandise, et, dès que le but de leur promenade est atteint, elles emmènent chez elles leur proie, ou se font conduire dans l'enceinte du Palais-Royal, dans des lieux qui

ont le nom de grottes : il y a les grottes angloises, les grottes flamandes, et enfin le caveau ; ce sont des salles sous terre où on sert des soupers délicieux, mais tellement chers, que, si l'on n'y est attentif, on vide sa bourse sans s'en douter. On trouve aussy dans les grottes des nymphes de relays en cas où celles qu'on a amenées ne répondent pas à l'attente ; il est d'usage, parmi ces filles, de prendre au commencement du souper des airs de grandes dames ; mais, dès que le vin les échauffe, le souper devient orgie, et il convient, dans ces notes, de tirer le rideau sur ce tableau.

Le lendemain, encore impressionnés de tout ce que nous avions vu, nous sommes restés à notre hôtel jusqu'à dix heures du matin, et, en sortant, nous avons été arrêtés à la rue Neuve-des-Petits-Champs, par une grande affluence de monde de tout état, qui attendoit avec impatience la

décision du sort ; c'étoit le bureau de la Loterie royale qui se tiroit dans ce moment ; cette cérémonie se fait avec toute la pompe propre à tranquilliser le public intéressé : le lieutenant général de police luy-même qui, dans son gouvernement, est réputé ministre, est debout sur une estrade accompagné de plusieurs autres officiers ; sur la même estrade se trouve la roue de la fortune près de laquelle se tient un enfant les yeux bandés ; la roue tourne ; un petit guichet s'ouvre ; l'enfant avance la main, prend le billet qui se présente, le remet au magistrat qui l'ouvre, les mains élevées en face de la foule ; dès que le numéro est tiré, il est mis en évidence sur un tableau, et, lorsque tous les numéros sont sortis, le bruit redouble ; la foule alors se retire, en maudissant le sort, et prête néanmoins à le tenter de nouveau.

Après avoir vu ce curieux spectacle, nous sommes descendus sur la place Vendôme

et nous sommes entrés dans l'église des Capucins, qui y fait face ; nous y avons remarqué le tombeau de la marquise de Pompadour, qui, par sa simplicité, ne répond pas au crédit dont a joui cette favorite pendant si longtemps. La statue de Louis XIV est au milieu de la place Vendôme ; l'attitude en est admirable et le cheval aussi royal que le cavalier.

Nous avons vu aux Feuillans le tombeau de Henri de Lorraine, duc d'Harcourt ; la chapelle est soutenue par des colonnes de marbre ; mais ce qui mérite surtout l'admiration, ce sont les vitres du cloître, vrais chefs-d'œuvre de peinture représentant les principaux événemens de la vie du fondateur de l'ordre et ses miracles.

Nous sommes ensuite allés voir MM. Cunien et Bizot, avec lesquels nous avons dîné rue de la Jussienne ; puis nous avons vu la façade de l'hôtel de ville, qui est fort antique ; devant est la place de Grève.

Nous avons été, de là, à la Bastille ; ce monument, élevé et entretenu par le despotisme où vient expirer la liberté des citoyens, inspire la terreur par son seul aspect ; ses murailles sombres, la tristesse mystérieuse de ses tours, l'isolement où le laisse le large fossé qui l'environne, le rendent effrayant et on ne peut que gémir à la pensée qu'au milieu de la capitale de la France, se trouve un lieu destiné à dérober arbitrairement les citoyens à la société.

Nous avons été, en quittant la Bastille, par les boulevards, chez Audinot, où nous avons vu jouer *les Trois Léandre*, *le Charlatan,* et *le Pacha généreux ;* les acteurs de cette troupe sont médiocres ; il n'y a d'estimé que Julie, réputée pour la plus jolie femme de Paris ; c'est elle qui fait la vogue du théâtre.

Le 17, nous avons visité la place Royale, où se trouve une statue équestre du roi Louis XIII, élevée par son ministre le car-

dinal de Richelieu ; puis nous avons passé le pont Neuf, où la statue, également équestre, de Henri IV rappelle le souvenir agréable d'un monarque père de ses peuples. Nous sommes allés ensuite à Sainte-Geneviève-la-Nouvelle, dont nous n'avons pu voir ce jour que la façade, qui est magnifique ; seize colonnes de soixante pieds de haut en décorent le péristyle. Après une course de deux heures dans ces quartiers au delà de la Seine, nous avons traversé le Jardin du roy et pris un batelet qui nous a déposés de l'autre côté du fleuve, et nous nous sommes joints à différens Lorrains au Palais-Royal pour y dîner ensemble.

Après le dîner, nous avons été faire un tour de boulevard, promenade qui règne autour de Paris ; elle consiste en deux grandes avenues de quatre rangs d'arbres chacune où se tiennent les gens à pied ; au milieu est une chaussée très large destinée aux voitures ; dans les tems de sécheresse, on

arrose cette chaussée deux fois par jour; les jours de fête, quand il n'y a pas de divertissemens publics, les boulevards sont le rendez-vous de tout Paris ; on y voit quatre files de voitures non interrompues pendant l'espace de plus de deux lieues; le fiacre délabré y figure à côté du plus brillant équipage; le long de cette promenade se trouvent les plus beaux hôtels de Paris, et, indépendamment des spectacles de Nicolet et Audinot, il y a différentes curiosités qui se montrent au peuple à très bon compte on voit aussi trois ou quatre cafés fort bien décorés où, depuis deux heures après midy jusqu'à onze heures du soir, un orchestre nombreux se fait entendre sans discontinuer.

Nous sommes entrés, M. Plessis et moi, dans un de ces cafés où nous sommes restés jusqu'à neuf heures du soir, le mauvais tems nous ayant retenus ; nous n'eûmes point, il est vrai, le loisyr de nous ennuyer

nous étant accointés d'une femme fort aimable dont la conversation étoit aussy variée qu'instructive; car elle connoissoit les seigneurs de la Cour, et nous raconta sur plusieurs d'entre eux des anecdotes et des particularités intimes qui nous firent apprécier le néant des grandeurs; cette dame, ou plutôt cette fille, nous quitta aïant quelque chose à faire à neuf heures et demie.

Jacquinot et Thiry étoient allés au concert spirituel, où se rassemblent tous les virtuoses de Paris; il a lieu dans une salle fort spacieuse des Tuileries; on y avoit exécuté des symphonies très applaudies; une demoiselle Bernard y avoit débuté; mademoiselle Vaillant avoit chanté aussy, et mademoiselle Moullinguen ravy les auditeurs par les sons enchanteurs qu'elle avoit tirés de son forte-piano. Mais ce qui a surtout fait plaisyr, ce sont deux enfans de huit à neuf ans, dont l'un joue du violon et

l'autre de *la violoncelle* avec la plus grande perfection. Nos deux amateurs, revenus fort enthousiasmés de ce spectacle, se sont rabattus au Palais-Royal, où ils ont voulu se donner des airs de bonne fortune ; mais, arrivés au dénouement, pris de peur, ils ont, en braves champions, retiré leur épingle du jeu.

Dans la matinée du 18, nous allâmes, Thiry et moi, lever un habit de drap chez un tailleur, assez honnête homme, qui porte le nom de Lhabie, assorti à sa profession ; il demeure rue Montmartre, près l'église Saint-Joseph ; nous avons aussi fait emplette de bas de soye dans un magasin à prix fixe, au coin de la rue Saint-Honoré, près le Palais-Royal ; puis, après avoir dîné au passage des Petits-Pères, nous sommes allés à l'Opéra.

Nous eûmes le temps d'examiner la salle avant le lever du rideau ; elle est spacieuse, bien décorée, et il est difficile de

concevoir qu'elle ait pu être construite en si peu de tems; on n'a employé que septante-cinq jours à la bâtir ; elle est totalement en bois, les ouvriers ne l'avaient garantie que pour cinq ans ; il y en a bientôt sept qu'elle dure, et on ne parle pas d'en bâtir une nouvelle ; on se contente d'en faire la visite de tems à autre. La façade donne sur le boulevard Saint-Martin ; le rideau du théâtre est de toute beauté ; il représente Appollon qui couronne les Arts ; près de luy sont les Grâces. L'ouverture d'*Alcindor* s'est enfin fait entendre ; la puissance du premier coup d'archet, et la précision de l'orchestre annoncent le plus grand spectacle de Paris ; le théâtre est très spacieux, les décors brillans et se succédant à profusion dans cette pièce, qui ne se soutient que par la jouissance des yeux. Lays, dans le rôle d'Alcindor, Chéron dans celui du Génie, mesdemoiselles Maillart et Gavaudan ont déployé

tout le talent qu'exigent les premiers rôles dont ils sont chargés. On est émerveillé du jeu des machines, de la promptitude avec laquelle s'exécutent les coups de théâtre ; mais ce qui surprend davantage encore, c'est la grâce des danseuses, leur légèreté. Mesdemoiselles Guimard, Saulnier et Zacharie ne sembloient pas toucher terre, et, quand on a cessé de les voir, on ne peut se défendre d'y songer constamment. Gardel, par la variété surprenante de ses pas et la puissance de ses battemens, seconde parfaitement mademoiselle Guimard, surnomé mée à juste titre la déesse de la danse, et qu'il enlève aussy facilement qu'il feroit d'une plume pour prendre avec elle les attitudes les plus enviables.

Le 19 au matin, nous avons été voir Saint-Eustache ; le tombeau de Colbert est près du grand autel ; l'Humanité et l'Abondance en sont les ornemens. Nous avons vu aussy la nouvelle halle, bâtiment spa-

cieux construit en forme de dôme et couronné de vitres ; nous sommes ensuite allés aux anciennes halles, où se rend de préférence le menu peuple ; une activité bruyante y règne, et les propos qui s'y tiennent ne sont qu'un échange d'insultes et d'injures grossières ; nous avons vu l'église du Saint-Sépulcre, et, dans la matinée, nous sommes allés aux Thuileries, jardin public assez étendu qui fait face au palais de ce nom ; le parterre est orné de fort belles statues de marbre ; au milieu se trouve une pièce d'eau considérable, mais malheureusement croupissante ; à la sortie du parterre, nous parcourûmes une promenade où l'ombre est impénétrable, les arbres étant d'une hauteur prodigieuse et leurs branches s'entremêlant ; cet endroit est le rendez-vous des bourgeoises honnêtes et des dames de qualité qui, n'aïant point carrosse, désirent prendre l'air sans être coudoyées par des filles ; elles s'y font apporter dans leurs

chaises que les porteurs déposent à l'entrée ; cela a très bon genre, et l'on sçait, en entrant dans ce jardin, qu'il est le refuge de la vertu.

En sortant des Thuileries, nous avons parcouru un lieu désert qu'on appelle les Champs-Élysées, et nous sommes entrés chez le célèbre M. Beaujon, dont le parc est orné de statues de grand prix ; un colombier très beau renferme des pigeons d'une espèce rare et coûteuse ; on ne nous a pas permis d'entrer dans les appartemens, renommés pour le luxe et l'élégance des ameublemens.

Nous avons été ensuite à Saint-Roch ; l'architecture du portail est noble et simple ; les piliers légers ; la grille qui sépare la nef du chœur un chef-d'œuvre ; au fond de l'église, on voit la chapelle de la Vierge ornée de deux figures colossales représentant l'Annonciation. De là, nous sommes allés dîner à l'hôtel d'*Aligre*, où nous avons

été très mal servis pour trente-six sols ; il est vrai de dire que, dans les lieux à la mode, on a beaucoup moins d'égards pour les gens de province que pour les seigneurs de la capitale ; pour bien dîner, il faudroit pouvoir montrer au propriétaire de l'auberge un talon rouge, ou arriver en équipage de haute finance, la monnoye sonnante étant au niveau des titres aux yeux de ces gens-là.

Après le dîner, nous avons visité Saint-Germain-l'Auxerrois ; cet antique monument n'est pas beau; mais on y admire le tombeau du comte du Caylus, ouvrage en porphyre qui unit le mérite de la sculpture à la rareté de la matière. Nous sommes allés, de là, voir la Samaritaine, machine destinée à porter l'eau de la Seine aux Thuileries en cas d'incendie ; le mécanisme est à peu près le même que celui des salines de Lorraine, mais cette machine est fort négligée et la découverte des pompes à feu la fera tomber totalement.

Nous nous sommes promenés le long des quays ; la Seine, qui sépare Paris en deux parties, doit être regardée comme sa nourrice ; les marchandises arrivent par elle de toutes parts, et, de Bercy à Chaillot, ce n'est qu'un immense port couvert de denrées, provisions et matériaux de toute espèce : chaque quay porte le nom des produits qui y débarquent plus spécialement.

Nous nous sommes ensuite rendus aux Italiens, après avoir, au coin de la rue du Bac, pris quelques rafraîchissemens dans un café fort bien hanté. On jouoit *les Deux Chasseurs et la Laitière* et *le Comte d'Albert.* L'entrée du théâtre est simple et majestueuse, la salle richement décorée ; mais on prétend qu'elle est mal construite pour le son et le jeu ; cette salle est sur une place assez vaste et les environs sont nouvellement bâtis. Au sortir du spectacle, le défilé des voitures a lieu avec un ordre parfait, et nous avons vu là de beaux équipages. Un

monsieur fort honnête, notre voisin dans la salle, a eu la politesse de rester avec nous sous le péristyle, pour nous nommer les seigneurs et dames qui montoient dans leurs carrosses ; cela nous a fort intéressés. Nous avons trouvé en sortant les beautés de la rue Saint-Honoré, dont les agaceries ne connoissent pas de bornes ; deux d'entre elles prirent Jacquinot et moi par le bras, et nous bûmes une bouteille de champagne sans dépasser les limites de cette collation.

Le lendemain, nous louâmes un batelet qui nous conduisit à Passy, où nous avons vu la Muette, rendez-vous de chasse de Louis XV ; nous sommes entrés au bois de Boulogne, parc éloigné de Paris de près d'une lieue, et planté de bois clairs où l'on vient en partie de plaisyr les jours de fête ; on y voit le château de Madrid, ancienne maison de playsance de nos rois, construit par François Ier, à son retour d'Espagne, sur le modèle de celuy où ce monarque fut

détenu : il est, dit-on, percé d'autant de croisées qu'il y a de jours dans l'année ; il étoit revêtu extérieurement de faïence ; mais son délabrement annonce l'abandon le plus complet de la part du souverain actuel.

Plus loin, se trouve Bagatelle, maison de playsance de Monseigneur le comte d'Artois ; les jardins sont dessinés à l'angloise, et renferment des rochers, des grottes avec eaux jaillissantes, des forêts, des prairies, des déserts, une montagne, un lac, une rivière et une cascade, le tout imitant péniblement la nature. Ce qui est étonnant, c'est qu'en parcourant toutes les parties du jardin, on tourne autour du pavillon sans l'apercevoir, quoiqu'il soit considérable, ains que ses dépendances, destinées à recevoir la suite de Son Altesse royale. Le prince occupe le pavillon du fond, dont la pièce principale est un salon octogone surmonté d'un dôme ; les décorations ne sont qu'en

plâtre, mais travaillées avec un très grand art; les divers appartemens sont petits et meublés avec simplicité; une propreté minutieuse règne partout. La chambre du prince, en forme de tente, n'a d'autres ornemens que des attributs de guerre, des armes et des drapeaux. Le suisse nous offrit obligeamment de dîner chez luy, mais nous fit payer cher la faveur d'avoir visité Bagatelle sans une carte de la maison du prince.

Nous sommes revenus à Paris par Neuilly, et nous avons traversé les boulevards pour nous rendre au Wauxhall, rendez-vous des plus jolies filles de Paris; ce spectacle ne se donne que les jeudis et dimanches: le jardin est trop petit pour la quantité de monde qui s'y rassemble; le salon très-beau; on y monte par deux larges escaliers; des élèves de l'Opéra y dansent; dans le jardin, le carrousel et l'escarpolette contribuent aux divertissemens; les femmes y

affectent une tenue plus libre encore qu'ailleurs, et le jeu d'escarpolette permet beaucoup de licences distrayantes pour le spectateur, et qui néanmoins peuvent être attribuées à des causes accidentelles. A dix heures, des enfants exécutèrent un ballet ; à neuf heures, on tira un feu d'artifice et, à onze, nous rentrâmes à notre hôtel.

Le 21, nous allâmes voir la Monnoye, magnifique édifice dont l'intérieur renferme six cours ; nous avons vu monnoyer des louis avec une telle rapidité, qu'on en fabrique cinquante-quatre dans une minute ; de là, nous avons été voir le cabinet de la marine, au Louvre, où se trouvent représentées toutes les différentes sortes de vaisseaux qui existent, et ont existé.

Au sortir du Louvre, nous avons pris un fiacre qui nous a conduits à Saint-Denis. Nous avons d'abord vu le jardin anglais de l'ermitage de Ruillière ; l'art y est si bien caché sous l'enveloppe de la nature, que le

philosophe même doit en faire ses délices ; c'est, du reste, la retraite d'un militaire respectable et respecté. Après avoir dîné fort mal, nous sommes allés à l'abbaye ; c'est là le terme de la puissance de nos rois ; les richesses immenses entassées dans le trésor, les marbres précieux dont les tombes sont couvertes ne font pas au monarque un sort différent de celuy du plus vil de ses sujets. Le trésor renferme des reliquaires et des calices d'un prix inestimable, les couronnes qui ont servi au sacre de nos rois, l'épée de Charlemagne, sa couronne et son sceptre ; mais le morceau le plus remarquable est un calice d'une seule agate, très ancien, et travaillé si merveilleusement, que l'ouvrage dura, dit-on, trente ans ; cet objet unique a été légué à l'abbaye par un de ses abbés, le célèbre Sugger ; on voit aussy le manteau royal de velours pourpre parsemé d'hermine ; il pèse cent quatre-vingts livres. Il y a per-

pétuellement dans le chœur, sous un dais magnifique, une bière renfermant le corps du dernier roi mort ; celuy de Louis XV, qu'on n'a pu embaumer, a été enterré ; mais néanmoins le catafalque est entouré de lampes allumées nuit et jour. On voit avec plaisir, au milieu des tombeaux de nos rois, celui de Turenne ; le grand homme y est représenté tombant entre les bras de l'Immortalité ; près de luy, la France et l'Abondance pleurent.

Nous n'avons pu entrer, comme nous l'eussions souhaité, dans l'église que madame Louise a fait nouvellement construire, et nous nous sommes fait reconduire à Paris, où nous avons été au spectacle chez Nicolet. La salle est petite et les acteurs médiocres ; nous y avons vu jouer : *les Battus paient l'amende, Vénus Pèlerine*, et le ballet de *la Rose et le Bouton ;* le tout entremêlé de danses et de sauts.

Le lendemain, nous avons été à Neuilly ;

le pont jeté sur la Seine passe pour le plus beau de l'Europe ; il est aussy plat et uni que le reste de la chaussée, et ses arches sont à peine cintrées. Nous avons visité les jardins de M. de Saint-James ; ils ont coûté quatre millions ; aussy celuy qui a fait cette folie est-il ruiné, et l'on vendoit, en ce moment-là, chez lui ; il est impossible de rien imaginer de plus beau en ce genre, et Bagatelle n'est rien en comparaison ; ce jardin est situé sur les bords de la Seine, et, au moyen d'une pompe, des eaux y remontent formant des ruisseaux et des cascades ; des grottes et souterrains sont surtout remarquables par le luxe qu'on a déployé pour surpasser la nature ; ces souterrains, très vastes, sont tapissés de mousse, et ornés des plus précieux coquillages; on y trouve des cabinets de repos dont les sièges sont formés d'arêtes de poisson ; des nappes d'eau jaillissent au-dessus de la tête, et on passe dessous sans

être mouillé ; le salon est éclairé par des pierres jaunâtres transparentes qui laissent pénétrer les rayons du soleil ; au sommet d'un rocher se trouve un bassin : on y arrive par des promenades en corniche fort bien dessinées ; enfin on croit être arrêté par un chemin public, mais on entre dans un nouveau souterrain, et on ressort dans un jardin dont l'aspect est tout différent : il est orné de ponts et de pavillons chinois d'un grand luxe ; nous avons admiré surtout une immense serre en forme de fer à cheval ; elle renferme des plantes merveilleuses, des champs d'ananas qui arrivent à leur pleine maturité. L'habitation du maître ne répond pas aux fastueuses dépenses de l'extérieur : c'est une demeure fort ordinaire.

L'esprit occupé de toutes les idées que ce lieu ne peut manquer de faire naître, nous sommes revenus gaiement à Paris dîner au passage des Petits-Pères. Après

dîner, nous sommes allés voir le cabinet d'histoire naturelle au Jardin du Roy ; tout ce que la nature a produit de plus curieux et de plus extraordinaire y est rassemblé avec l'ordre qu'une main sçavante peut y faire régner. Ce musée est l'œuvre de l'immortel Buffon, dont le buste de marbre est placé dans la cage de l'escalier. Nous nous sommes promenés dans le Jardin du Roy, rempli de plantes précieuses soigneusement étiquetées ; les carreaux sont entourés de grillages. Le défaut de ce jardin est, selon moi, d'être trop découvert; il y a cependant un lieu destiné à la promenade où l'on jouit d'un peu d'ombre ; sur le côté du jardin se trouve un pavillon chinois très élevé, du haut duquel on découvre presque tout Paris.

En quittant le Jardin du Roy, nous sommes allés aux François voir la centième représentation de *Figaro*, qui commençoit à cinq heures ; on se battoit à la porte pour

avoir des billets. Dazincourt, dans le rôle de Figaro, est plein de naturel et de finesse ; Molé remplit avec noblesse celuy du comte ; la Sainval montre beaucoup de dignité et de talent dans celuy de la comtesse ; la Contat joue avec légèreté et gentillesse celuy de Suzon ; la petite Olivier est pleine d'ingénuité dans celuy du page, et Belmont met beaucoup de naïveté dans celuy du jardinier ; l'ensemble des acteurs ne laisse rien à désirer ; la salle, très spacieuse, contient une foule de monde ; elle est construite avec régularité, et décorée avec une simplicité vraiment noble ; il y a sept rangs de loges, et, quelque part que l'on soit placé, on ne perd rien du spectacle ; on est assis au parterre, et c'est sans comparaison la meilleure place.

Le 23, nous sommes allés le matin chez les Petits Pères, où Jacquinot et Thiry ont acheté des semences ; elles sont renommées dans ce couvent ; nous avons vu l'église

décorée de fort beaux tableaux et d'une statue de saint Augustin grandement estimée. On y voit aussy le tombeau du musicien Lulli ; le portail est d'une belle architecture. Nous avons fait ensuite chacun différentes courses dans Paris, et nous nous sommes rejoints aux Italiens, où nous avons vu jouer *les Deux Tuteurs, le Mariage d'Antonio,* et *les Méprises de la ressemblance;* cette dernière pièce n'est intéressante que par la complication de son intrigue ; tous les acteurs y ont déployé beaucoup de talent ; nous avons vu jouer Narbonne ; Chenar, qui le surpasse actuellement ; Trial, unique dans son genre, et Rozières. En femmes, mademoiselle Renaud, madame Gondy, actrice supérieure dans les rôles de mère ; la lubrique Rosalie, médiocre actrice, excelle dans celui d'Antonio. Ce que l'on admire surtout aux Italiens, c'est la légèreté et le naturel du jeu des acteurs.

Le 24, nous avons visité le Palais ; l'archi

tecture en est imposante ; mais les voûtes des nouveaux bâtimens, très spacieuses, renferment un nombre considérable de marchands de colifichets faits plutôt pour prospérer dans une foire que pour occuper les avenues du temple de Thémis. La grande salle est formée de deux voûtes latérales séparées par des piliers ; les côtés sont remplis de libraires et de bouquinistes ; le milieu est destiné aux procureurs, qui ont chacun un petit bureau dans cette salle, où, pour plus grande facilité, un clerc reçoit, en leur nom, tous les actes relatifs à la procédure. La Grande Chambre est remarquable par sa construction gothique ; il y a trois chambres des enquêtes ; une de la Tournelle, une des Requêtes, la Chambre des Aides, la Chancellerie, et tous les greffes, qui sont immenses ; le vieux palais, par derrière, n'est plus habité que par des marchands.

Nous n'avons ouï plaider qu'à la Grande

Chambre ; nous n'en avons point été émerveillés, non plus que de la manière dont M. Joly de Fleury, avocat général, a porté la parole. Le palais est situé dans la partie de Paris qu'on appelle proprement la Cité ; près de là est la Cour des Comptes, où nous sommes entrés ainsy qu à la Sainte-Chapelle.

Nous avons ensuite visité l'église Notre-Dame, la plus riche du royaume, en raison des chefs-d'œuvre qu'elle renferme ; sur le portail, on voit vingt-huit rois de France, de grandeur naturelle, sur une même ligne ; les tableaux sont des peintres les plus célèbres ; l'autel est revêtu de porphyre ; dans la chapelle de Vintimille se trouve un tableau de Vanloo ; dans celle de Noailles, des marbres précieux ; mais la chapelle la plus remarquable est celle de la maréchale d'Harcourt, où l'on voit le superbe mausolée que cette épouse fidèle fit élever à la mémoire de son mari ; il est du

célèbre Pigalle ; le comte, à moitié dans le tombeau, est représenté avec l'épuisement de la maladie ; un ange tient le couvercle du cercueil et semble le laisser tomber à regret : la comtesse, à genoux, prie la Mort de différer ; mais la Mort lui montre le sablier vide, et s'apprête à fermer le tombeau. Le trésor contient des choses d'une immense valeur. On voit aussy dans cette cathédrale la statue de Philippe le Bel, en mémoire de l'entrée triomphante qu'y fit ce prince à la suite d'une victoire. La balustrade circulaire du sanctuaire, élevée de plusieurs marches, est revêtue du marbre le plus précieux ; les Vertus en bronze et les statues de Louis XIII et de Louis XIV y sont disposées en forme de cercle ; l'autel, en forme de tombeau, est revêtu de porphyre.

Nous sommes allés le soir à la première représentation d'*Hercule ;* cette tragédie n'a été nullement goûtée ; l'intérêt est

faible, l'intrigue mal conduite et les scènes languissantes malgré les efforts des acteurs pour les animer. Laride a même trop outré le rôle d'Hercule ; la Raucourt a très bien joué ce uy de Déjanire. Mademoiselle Fleury a éte applaudie dans celuy d'Iole, quoique s'en étant à peine acquittée passablement.

Le Tuteur, qu'on a donné pour petite pièce, nous a plu parce que nous y avons vu jouer Dugazon. Nous sommes sortis des François à neuf heures, et nous avons été témoins du tumulte et de l'ordre qui y règnent tout à la fois dans ce moment-là. Les voitures y défilent avec un ordre surprenant, au moyen de gardes échelonnés de distance à autre ; c'est une précaution très nécessaire, la moitié de Paris n'ayant de débouché que par une seule rue ; devant le théâtre se trouve un espace non bâti, les fossés n'étant pas comblés à cet endroit-là. La façade des François est majestueuse et ornée de colonnades ; dans un salon où

l'on vient se chauffer en hiver, et prendre l'air en été, se trouvent les bustes des grands hommes qui ont fourni les meilleures pièces, et, sur la cheminée, celuy de Molière que cette troupe regarde comme son fondateur.

Le 25, nous commençâmes par célébrer par un bon déjeuner qui coûta, pour nous trois, sept livres dix sols, la majorité de Jacquinot ; puis, gagnant les quais, nous sommes passés près du pont au Change où nous avons été témoins de la démolition des maisons dont il est couvert; elles paroissent toutes fort vieilles, et menaçoient ruine; les ouvriers jetoient les premières pierres et une foule nombreuse les regardoit.

Au pont Notre-Dame, nous avons vu une machine dans le genre de la Samaritaine, destinée également à conduire l'eau de la Seine dans Paris. Nous sommes entrés dans la rue Saint-Jacques, qui traverse la capitale et rejoint la rue Saint-Martin ; nous avons

visité différentes églises où nous n'avons rien trouvé digne d'être remarqué, sauf une épitaphe fort originale dans celle de Saint-Yves ; l'inscription, creusée sur pierre, est mise en sens inverse, ce qui la rend indéchiffrable ; c'est celle d'un procureur trop avide dont on a voulu ainsy flageller la mémoire. Dans l'église des Mathurins, l'autel est enveloppé d'une étoffe merveilleuse, la plus antique, dit-on, qui existe.

Nous sommes allés ensuite à l'église Sainte-Geneviève, et nous y sommes entrés n'en ayant admiré une première fois que la façade ; une des ailes de ce superbe édifice est absolument achevée ; il doit être en forme de croisette avec un dôme très élevé au milieu ; il y a vingt-huit ans qu'on y travaille, et l'on compte qu'il sera achevé dans six, ce que j'ai peine à croire, vu ce qui reste encore à faire.

Nous avons été aussy aux Gobelins ; la manière tout à fait particulière dont le tra-

vail s'exécute est fort curieuse ; un bon ouvrier ne peut être formé qu'au bout de vingt ans ; il y a deux méthodes ; sur certains métiers, les tentures se font de bas en haut ; la trame est attachée au plafond, et, à mesure que l'ouvrage avance, il se roule sur un autre cylindre fixé au plancher ; c'est la nouvelle méthode et la plus facile ; l'ancienne est la même que celle de nos tisserands : l'ouvrier, couché sur son métier, y distribue ses soyes et ses nuances avec plus de peine ; mais, dans l'une comme dans l'autre, il ne voit pas ce qu'il fait ; le beau côté n'est point sous ses yeux. On nous conduisit ensuite dans des salles où sont tendus les morceaux finis ; il y en a qui valent jusqu'à quarante mille francs, et ont coûté dix années de travail.

Au sortir de là, nous sommes allés dîner à la barrière de Fontainebleau aussy bien qu'à Paris, et pour la somme de dix-huit sols seulement ; on dîne sous des berceaux

de feuillage hantés aussy par des filles qui ne sont plus à la mode, ou n'y sont pas encore ; il y a ceci d'étrange à Paris, c'est que ces femmes, parvenues à une véritable décrépitude, trouvent encore à gagner leur vie, tandis que, dans nos provinces, on ne les voudroit même pas regarder, tant elles ont un aspect repoussant ; elles sont couvertes de haillons entremêlés de vieux restes d'ornements, dentelles sales et déchirées ; bijoux de cuivre doré ayant perdu leur dorure, et étoffes précieuses en lambeaux, raccommodées parfois avec des pièces d'indienne. Les filles jeunes, plus mal vêtues encore, laissent entrevoir par les trous qui sont à leurs bas, par les déchirures de leurs manches, ou par l'écartement de leur fichu, des portions d'une chair qui n'est certainement jamais lavée ; des ouvriers, elles passent aux bourgeois de petits métiers, pour finir, quand elles ont quelques charmes, par être couvertes de fourreaux

de soye et avoir même chaise dorée et porteurs à leurs ordres.

Après ce dîner, qui fut une étude pour nous, ayant échangé quelques paroles avec nos voisines, dont l'une ne voulait pas quitter Jacquinot, nous allâmes visiter la Salpêtrière ; nous avons, en entrant, promis une récompense à une portière pour nous conduire dans tous les lieux où l'on peut pénétrer ; la maison, qui contient sept mille femmes, est gouvernée par des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, au nombre de douze. Les filles de joie sont au nombre de deux mille quatre cents ; la célèbre madame de La Motte est classée parmi elles sur les registres ; mais elle a une chambre séparée et n'est pas vêtue du même costume qui est une étoffe grossière taillée en sac. Notre portière, moyennant un supplément de salaire, nous la fit voir ; il est très vrai qu'elle ressemble au portrait de notre Reine, et il y a en elle la manière de

se présenter d'une femme de qualité ; elle parut étonnée de notre visite ; mais, comme cela lui étoit probablement une distraction, elle ne s'en offensa pas, et se prêta à nous faire la conversation ; sa mise est celle d'une dame en négligé, et elle étoit occupée à parfiler quand nous entrâmes. Les autres femmes sont cinq dans le même lit On nous conduisit dans les cuisines où règne une grande propreté ; sept chaudières contiennent la nourriture de ces sept mille femmes ; deux de ces chaudières peuvent recevoir la totalité d'un bœuf ; la ration de chaque commensale est une chopine de bouillon, une once de viande et trois morceaux de pain par jour.

Nous parcourûmes différentes salles remplies de lingères et brodeuses, fileuses de laine, couturières ; parmi ces femmes condamnées se trouvent quelques pensionnaires à volonté qui sont venues chercher là un triste refuge contre la misère. Nous avons

également visité la salle des infirmes et impotentes, et celle des enfants abandonnés de tout âge ; les uns commencent à travailler, les autres sont encore au berceau ; malgré tous les soins qu'on y apporte, il y a dans ces salles une odeur qui fait souhaiter au visiteur d'en sortir le plus promptement possible ; ces différentes misères, offertes aux regards, sont d'ailleurs émouvantes pour une âme sensible, mais ce qui, incontestablement, affecte le plus, c'est le spectacle des femmes privées de l'usage de la raison ; elles sont en grand nombre, et dans l'état le plus déplorable lorsque leur folie est de nature à leur faire perdre l'instinct de la propreté ; on nettoie les salles deux fois par jour, et néanmoins ces malheureuses vivent au milieu des immondices, et sont semblables aux animaux les plus stupides. Les folles, atteintes d'accès de fureur, sont enchaînées comme des chiens à la porte de leur loge, et séparées

des gardiennes et des visiteurs par un long couloir défendu par une grille de fer ; on leur passe, à travers cette grille, qui règne en face de chaque loge dans toute la longueur du couloir, leur nourriture et la paille sur laquelle elles couchent ; au moyen de râteaux, on retire une partie des malpropretés qui les entourent.

Ce qui, dans toute cette visite, nous a le plus frappés, a été la vue d'une jeune fille de dix-huit ans, fort belle, à laquelle la passion qu'elle avoit conçue pour un jeune seigneur a fait perdre la raison ; si les fers dont ses beaux bras sont chargés annoncent qu'elle est sujette à des accès de fureur, ses regards intelligents et touchants prouvent que, dans les intervalles de ses crises, elle comprend l'horreur de sa situation ; d'abord, elle se cacha au fond de sa loge, puis en ressortit bientôt pour faire à Thiry les gestes les plus engageans ; quand, en revenant sur nos pas, nous revîmes cette

infortunée, elle étoit dans un état de nudité complète et encore plus belle ainsy, mais n'inspirant qu'une sensation de terreur ; plusieurs autres de ces misérables enchaînées ne pouvant plus se rhabiller elles-mêmes, sont tout à fait sans vêtements, ou à demi enveloppées dans des couvertures de laine qu'on leur passe à travers les barreaux de cette horrible cage.

Pour dissiper l'impression douloureuse que nous ressentions, en sortant de la Salpêtrière, nous allâmes aux Variétés, qui est un des spectacles du Palais-Royal ; on y jouoit *le Sculpteur, ou la Femme comme il y en a peu*, *le Nouveau Parvenu* et *le Prince Ramoneur*, pièce bouffonne ; la salle des Variétés est petite et les acteurs médiocres, à l'exception de ceux qui jouent des rôles de valets.

Le 26, nous sommes allés aux Célestins, dont l'église est très ancienne et contient de grandes richesses ; dans la chapelle

d'Orléans, un groupe de trois Grâces soutient une urne; cet ouvrage de sculpture est admirable, mais n'a aucun cachet religieux; dans celle des Montmorency, une colonne de marbre blanc, entourée de feuilles de laurier, supporte un vase de forme antique, contenant le cœur du connétable; elle est très belle.

De là, nous avons été à Bercy, où se trouvent deux raffineries de sucre; dans la première, on nous a répondu assez grossièrement de passer notre chemin; dans la seconde, après que le suisse nous eût dit que sa consigne l'empêchoit de nous recevoir, nous eûmes la bonne fortune de rencontrer à la porte le directeur, plein d'honnêteté, qui nous accueillit et fit appeler un maître ouvrier auquel il donna l'ordre de nous faire voir tout ce qui pourroit nous intéresser. Nous vîmes d'abord le sucre tel qu'il arrive des îles; on le met dans des caisses où on le débrutit au moyen d'une

terre liquide qu'on étend sur la surface de la caisse; l'eau qui est dans cette terre, passant à travers le sucre, entraîne toutes les parties grossières sur une claye qui se trouve au fond, et forme une matière noirâtre et gluante qui tombe dans des bassins destinés à la recueillir; on exerce ensuite sur cette mélasse la même opération que sur le sucre brut, et on en retire un sucre de bonne qualité qu'on raffine dans des chaudières ayant plus de dix pieds de profondeur; après quoi, on le met en moule pour luy donner la forme sous laquelle on nous le vend. Nous admirâmes le désintéressement de notre conducteur, qui, après avoir usé envers nous d'une grande complaisance, refusa ce que nous avions cru devoir lui offrir, et maintint son refus malgré nos instances. Ceci est à noter; car à Paris, chacun est disposé à faire payer fort cher aux gens de province tous les agrémens qu'ils peuvent goûter dans la capi-

tale. Le directeur reçut avec beaucoup de politesse notre visite de remerciement.

En sortant de là, nous fûmes dîner à la Ràpée, renommée pour ses matelotes ; puis nous allâmes au faubourg Saint-Antoine voir la manufacture royale de glaces. Elles arrivent des verreries coulées ; on les dégrossit d'abord en mettant glace sur glace avec du grès mouillé ; on les frotte pendant quinze jours, ce qui leur ôte la moitié de leur épaisseur ; puis on les passe au poli ; cette opération se fait à l'émery et dure cinq à six jours ; enfin on étame avec une feuille d'étain sur laquelle on laisse couler du vif-argent. On nous fit voir aussy les magasins où se trouve une glace de cent huit pouces de hauteur sur soixante et dix de largeur. Le tarif de la manufacture est de cent pouces, et chaque pouce excédant ce tarif se paye deux cents francs.

Le soir, nous fûmes, Jacquinot et moi, au

spectacle chez Nicolet, où on a joué *les Infortunes d'Arlequin, les Erreurs d'un jeune homme du monde,* et d'autres mauvaises petites pièces. Thiry alla aux Variétés, où on jouoit *Ruse contre ruse, ou Guerre ouverte,* et *le Consentement inattendu,* petite pièce qui, à un Arlequin près, ne dit pas grand'chose. Thiry ne nous avoit pas faussé bande pour la représentation des Variétés, mais pour rejoindre une espèce de petite bourgeoise fort avenante qui l'avoit encouragé à lier connoissance ; cela ne tira pas à conséquence, et je crois qu'ils ne se rencontrèrent plus ; cette aventure luy rapporta, paroit-il, quelque agrément, et ne luy coûta qu'une galette et une bouteille de limonade ; il ne sut ni le nom ni l'adresse de la particulière, dont il nous dit d'ailleurs beaucoup de bien. Ce n'est qu'à Paris que semblables choses peuvent se présenter ; la ville est si grande, que, d'un quartier à l'autre, les maris ne peuvent savoir ce que font leurs femmes, et

cela contribue sans doute à maintenir l'harmonie dans les ménages.

Le 27, nous sommes partis à huit heures du matin pour Versailles ; l'avenue superbe qui y conduit annonce la grandeur de ce séjour royal, habité par le premier souverain de l'Europe. Tous les arts semblent concourir à l'embellissement de ce palais ; des chefs-d'œuvre de tous genres y sont entassés, et l'or y est prodigué ; on ne peut concevoir que le maître de toutes ces richesses soit à la quête de ce métal. Ce jour, qui étoit celui de la Pentecôte, attire un concours inouï d'étrangers ; nous avons vu défiler la procession des cordons bleus, d'abord ; tous les grands qui en sont décorés sortent de l'appartement du Roy entre midy et une heure, se rendent par ordre à la chapelle ; viennent ensuite les princes du sang, puis les frères du Roy, et enfin le Roy ! Suivent immédiatement les princesses et la Reine donnant la main au

Dauphin. La physionomie du Roy annonce sa grande bonté, et, quoique dépourvue d'audace, son regard a une grande majesté. La Reine, dont les traits ne sont cependant pas d'un dessin parfait, semble plus belle qu'aucune dame de sa cour, en raison de la noblesse de sa figure et de la splendeur de sa démarche ; la vît-on sous les plus humbles vêtemens qu'il serait aisé de deviner qu'elle est née sur le trône ; cette grande dignité ne nuit pas à sa grâce ; elle a un sourire enchanteur et une façon particulière d'incliner la tête. Le Dauphin est un enfant très joli, mais il paroît triste et mal portant ; quoique à peine âgé de quatre à cinq ans, il a assisté à la messe avec un air de recueillement remarquable, n'ayant paru se distraire qu'un seul instant pour faire amitié au jeune duc d'Angoulême, fils de M. le comte d'Artois ; on venoit justement de donner le cordon à ce jeune prince, et le Dauphin luy fit signe qu'il en étoit con-

tent. On est vraiment ébloui par la richesse des vêtemens des Souverains et gens de la cour. La Reine et les princesses sont couvertes de pierreries étincelantes. On nous fit voir la Duchesse de Polignac et la Princesse de Lamballe, les deux amies de la Reine La musique de la chapelle est excellente ; les appartemens, qui sont immenses, étoient remplis d'une foule de monde de chaque état, chacun étant admis ; il est seulement ordonné de s'y présenter en bourse et en épée ; tous les rangs sont confondus, et les plus grands seigneurs y paroissent oubliés tant la grandeur du maître écrase tout ce qui l'environne. Nous nous sommes promenés dans la grande galerie décorée des tableaux les plus précieux et de statues fort estimées ; le seul défaut qu'on y puisse trouver, c'est que l'or n'est pas assez ménagé : ses éblouissemens font, dans une certaine mesure, tort aux objets d'art.

Après midy, nous avons pénétré dans les

appartemens des frères du Roy ; ceux de Monsieur sont grands, mais meublés avec simplicité ; chez le comte d'Artois, il règne plus de faste ; nous nous sommes promenés dans les immenses jardins ; nous avons surtout remarqué les bains d'Apollon tout en marbre ; nous avons vu jouer les grandes eaux ; le vent contrarioit un peu les effets, mais le spectacle étoit magnifique. Toutes ces eaux viennent de Marly ; on les élève à cinq cents pieds au-dessus de la Seine pour les rejeter ensuite à Versailles, à trois lieues de là. La ménagerie nous a beaucoup intéressés ; le plus bel animal est un rhinocéros de la taille d'un éléphant. Nous sommes rentrés de nouveau dans les appartemens, et la foule s'étant dissipée, nous avons pu les voir plus en détail ; partout on remarque des trophées à l'orgueil de Louis XIV ; il semble encore commander dans ce palais, qui est son ouvrage. Les écuries sont immenses ; partagées en deux bâtimens,

elles contiennent des coursiers et des carrosses d'un prix infini. Nous sommes revenus à Paris à neuf heures du soir.

Le lundi 28, dans la matinée, nous avons porté chez mademoiselle Guérin la lettre de crédit que nous avions sur elle ; après avoir reçu de sa part une réception fort honnête, le mauvais temps nous a forcés de passer toute notre journée au Palais-Royal, où nous avons trouvé des distractions qui ne doivent pas se narrer dans ce récit. L'avantage de la capitale sur la province pour ces sortes de choses est très grand ; on y peut employer fort agréablement quelques heures sans contracter la moindre obligation pour le lendemain, et cela paroît si naturel de part et d'autre, que le pauvre Thiry se fit grandement rire au nez pour avoir demandé, dans une rencontre de ce genre, le jour et l'heure de la seconde ; il faudroit être riche comme un fermier général pour que les demoiselles dépourvues de sévérité

qui courent les allées du Palais-Royal aient idée de revoir même le plus aimable garçon du monde ; il en est de leur part également ainsy à l'égard des jeunes seigneurs, qui paient cependant plus généreusement; il faut avoir soin, du reste, de ne pas porter une forte somme sur soi, car ces demoiselles ont pour habitude de visiter les poches ; les gens de grandes manières doivent donner la bourse entière, de sorte que, chez elles, il y a des collections de bourses du plus beau travail dont quelques-unes ont sans doute été brodées par des dames de haut parage qui ne présumoient pas le sort réservé à leur cadeau. Ces bourses finissent par être revendues à ceux qui veulent y mettre le prix, de sorte que telle grande dame est exposée à voir le travail sorti de ses doigts, entre les mains de tout autre que l'ami auquel elle l'avoit offert, et parfois même dans les mains d'un manant. Après avoir dîné très agréablement pour

une somme convenue d'avance avec l'hôtelier, nous sommes allés aux Beaujolois, où l'on a joué *les Deux Jumelles*, ballet pantomime, *l'Amateur de musique*, et *les Deux Jaloux*.

Le lendemain, nous avons été, dans la matinée, aux Carmes de la place Maubert; nous y avons vu le tombeau de M. Boullenoir, avocat fort célèbre; c'est un beau monument élevé par ses enfants à la gloire de leur père; nous avons dîné à l'hôtel d'*Enghien*, où l'on attend pour être servi qu'il y ait douze personnes autour d'une table; on y est fort bien, mais cela coûte quarante-quatre sols par tête; le soir, nous sommes allés aux Italiens, où l'on jouoit *l'Amant auteur et valet;* puis la première représentation du *Minutieux*, dont le caractère est fort bien saisi; je remarque qu'icy on se préoccupe plus de la vérité des personnages mis en scène que de la chaine des événemens développés sous les yeux du

spectateur ; les habitants de la capitale manifestent particulièrement leur satisfaction quand la critique de certains caractères est habilement rendue. Le spectacle s'est terminé par *Féodore et Lisienska*, pièce composée dans les mœurs russes lors du passage du comte du Nord. Grangé a joué dans les trois pièces, et y a déployé beaucoup de talent ; mesdames Gondy, Desforges, Pitrot et Carlius se sont très bien acquittées de leurs rôles. Il est à noter que, toutes les fois qu'on représente une pièce qui n'a point été jouée, chacun tient à honneur d'y assister pour en pouvoir dire son opinion ; il faut, pour se procurer des billets, faire queue longtemps à l'avance, et il règne dans la salle une espèce d'agitation, certaines gens tenant à imposer leur jugement aux autres.

Dans la matinée du 30, nous avons admiré la superbe colonnade du Louvre ; c'est le morceau d'architecture le plus noble qui

existe en France : le Louvre est un palais immense qui n'est point encore achevé ; les ouvriers y sont continuellement ; c'est là que se tiennent les académies de peinture et de sculpture ; au reste, ce superbe palais destiné à être la demeure de nos souverains n'est plus occupé aujourd'hui que par des marchands et des gens industrieux qui ont eu le talent de s'y procurer un logement gratis. Nous avons dîné à l'hôtel d'*Enghien* où décidément l'on est mieux qu'ailleurs ; cela coûte, il est vrai, environ une demi-livre de plus. Après dîner, nous sommes allés à Saint-Germain des Prés ; le tabernacle est un morceau très curieux par la rareté du marbre de ses six colonnes ; la bibliothèque, immense, renferme un grand nombre de volumes ; elle est surtout renommée pour ses manuscrits d'une grande antiquité ; on y voit les bustes en bronze de tous les écrivains célèbres.

Le soir, nous sommes allés aux François

voir jouer *Briséis*, où on trouve des scènes bien frappées et des vers très heureux ; on a ensuite donné *l'École des bourgeois ;* nous y avons vu Desessart, qui est l'acteur du plus gros embonpoint ayant jamais paru sur la scène ; on se demande comment il peut encore se mouvoir, mais son jeu est si naturel et si comique, qu'il n'offre aucune prise à la critique.

Dans la matinée du 31 mai, nous sommes entrés dans l'église des Pères de Nazareth, rue du Temple, et dans celle des Pères de Mercy. Nous avons vu le Temple proprement dit qui est le logement destiné au grand prieur de France ; c'est actuellement la demeure du comte d'Artois, qui l'occupe à Paris au nom du duc d'Angoulême, son fils ; dans l'enceinte du Temple, les banqueroutiers se trouvent à l'abri de leurs créanciers. Nous avons ensuite visité l'École du Génie, qui est dans ces quartiers ; il y a des ouvrages de guerre et des plans admirables

ment travaillés ; nous sommes revenus dîner au passage de l'hôtel d'Aligre, et, de là, nous nous sommes rabattus aux Italiens, où nous avons vu jouer *l'Épreuve villageoise* et *Aucassin et Nicolette*. Dans la première de ces pièces, la fameuse Adeline tenoit avec beaucoup de finesse le rôle de Denyse, et Trial, avec une ingénuité remarquable, celui d'André. Philippe, dans la seconde pièce, s'acquitte du rôle d'Aucassin aussy bien que Michu. Ce qui est à mentionner, c'est que les acteurs des grands théâtres semblent être chez eux et ne paroissent aucunement se soucier du public ; cela procure une grande illusion et augmente l'intérêt offert par la pièce, car on croit assister à des événemens réels. En province, ils se donnent infiniment plus de peine pour plaire au public, mais sans y réussir pareillement.

Le 1er juin, nous sommes sortis à huit heures du matin ; nous avons gagné le Louvre près duquel nous sommes entrés dans

l'église Saint-Louis, petite, mais qui doit être regardée comme une des plus jolies de Paris par sa régularité et son élégance ; l'on y voit le mausolée du cardinal de Fleury, exécuté en marbre avec toute la perfection qui caractérise les ouvrages de maître ; il est de Lemoine. Dans la chapelle de la Vierge, on remarque l'Annonciation, ouvrage en stuc avec des bas-reliefs en marbre ; Lemoine est également l'auteur de ce beau morceau.

Au sortir de cette église, nous avons passé le pont Royal et sommes allés au palais Bourbon; l'on nous a montré tous les grands appartemens qui sont de la plus noble simplicité ; moins magnifiques que ceux de Versailles, les décorations plaisent davantage. Partout les exploits du grand Condé se trouvent retracés par les plus grands maîtres sur des tableaux du plus grand prix. Dans le salon de la Guerre, tous les ornemens sont analogues au nom que porte ce salon. Nous

demandâmes à voir les petits appartemens, qu'on dit être les plus beaux de tout Paris, mais on ne les voit qu'avec permission expresse du Prince. Notre conducteur, fils du portier, et fort obligeant d'ailleurs, nous fit laisser un mot d'écrit adressé à Son Altesse Sérénissime pour l'obtenir aussitôt qu'elle sera de retour de Chantilly. Sortis du palais Bourbon, nous avons été voir les Invalides et l'École militaire, monumens qui ne sont point éloignés l'un de l'autre, et il semble par ce rapprochement que l'on ait voulu familiariser d'avance les élèves avec la retraite qui les attend quand ils auront versé leur sang et épuisé leurs forces pour le service de la patrie. Les belles dimensions des Invalides, l'abondance qui paraît régner dans cette maison, tout rappelle la grandeur du souverain qui fit construire cet édifice ; dans toutes les œuvres de Louis XIV, on reconnoît son faste ; tout en porte l'empreinte ; ce monarque ne se laissa jamais gouverner que par l'osten-

tation, comptant l'argent pour rien dès qu'il s'agissoit d'embellir Paris, ou Versailles, et les monumens utiles coûtoient dix fois plus qu'il n'étoit nécessaire ; de sorte que les soldats recueillis aux Invalides jouissent de la vue des marbres les plus rares et des peintures les plus précieuses.

Nous avons visité les cuisines où l'on prépare chaque jour la nourriture de quatre mille hommes. Dans la salle du Conseil se trouvent les portraits de tous les Ministres de la guerre depuis Louis XIV jusqu'à nos jours.

Après les Invalides, nous avons visité l'École militaire, son église, la salle d'armes, les écuries, le manège ; la pompe, qui fournit l'eau pour toute l'école, puise dans quatre puits différens ; et l'on en tire de chacun soixante muids par heure ; il y a cent cinquante élèves ; l'on travaille en ce moment à une promenade qui sera dans le goût de celle des Invalides. En quittant l'École, nous

avons été dîner au Gros-Caillou, renommé à juste titre pour ses exquises fritures ; puis nous sommes entrés à Saint-Sulpice, église de l'ordre ionique et dorique ; à droite et à gauche de la façade sont deux tours dont l'une n'est point encore achevée ; cet édifice est malheureusement masqué par un grand mur élevé en face et qui en fait perdre le coup d'œil; l'on voit, dans le chœur, des peintures rares et des bronzes de toute beauté. Au fond de la niche qui domine l'autel, l'on aperçoit la Vierge, représentée comme envoyée du ciel dans une gloire éclatante ; de son pied nu posé sur un globe qui figure la terre, elle écrase le serpent, ce qui cause une impression pénible : la vue de ce pied nu sur l'animal rampant donne le frisson ; saint Joseph est assis sur un nuage et saint Jean-Baptiste sur un autre ; le tout est exécuté en marbre. L'on voit aussy dans cette église le tombeau de M. Longuet, curé de la paroisse. Michel-Ange et Slodts le jeune ont

mis l'un et l'autre la main à ce monument dont la base est de marbre vert : l'Immortalité, de marbre blanc, repousse la Mort ; M. Longuet est aussi représenté en marbre blanc et de grandeur naturelle : plus bas sont, d'un côté, la Religion et, de l'autre, la Charité.

Nous avons été ensuite au Luxembourg palais qui appartient actuellement à Monsieur, frère du Roy ; ce sera un séjour digne du premier prince du sang quand les embellissemens qu'on se propose d'y faire seront achevés ; le jardin est grand et orné de belles allées couvertes de grands arbres. De là, Jacquinot et Thiry sont allés dans une loge de maçonnerie, et moy, aux François, où j'ai vu jouer la première représentation de *l'École des Pères*, comédie qui a été extraordinairement goûtée du public ; les caractères en sont bien tracés et les scènes parfaitement touchées. La figure du père est superbe ; aussy ramène-t-il sans peine un

fils auquel il avoit inspiré des sentimens de vertu. Le rôle du fils est celuy d'un jeune homme luttant continuellement contre le vice, ce qui produit des tableaux utiles à la morale ; les moyens que le père emploie pour rappeler son fils au devoir impressionnent d'autant plus qu'ils sont inattendus ; d'autres personnages de la pièce sont intéressans, à l'exception de la sœur du jeune homme et de son mari, qui ne produisent aucun effet. Vanove, quoique médiocre acteur, a, au grand étonnement du public, très bien rempli le rôle du père ; Fleury s'est fort bien acquitté de celuy du fils. Cette pièce a été suivie des *Plaideurs*, qui, depuis longtemps, n'avoient pas paru au théâtre. Dugazon y a joué le rôle de l'Intimé.

Le 2 juin, nous avons été voir les jardins de M. de Biron, dont le seul mérite est l'étendue; car il n'y a rien de merveilleux dans la manière dont ils sont dressés, et le terrain seroit susceptible d'être embelli. De

là, nous sommes allés aux Chartreux : leur maison n'est point belle, mais ils ont les plus grands jardins de Paris ; il est surprenant que, dans une pareille ville, une communauté religieuse possède une enceinte aussy considérable qui occasionne de grands détours aux différens quartiers qui l'environnent ; les espaliers des Chartreux ont une grande renommée, et ils en tirent parti en vendant leurs fruits, les plus beaux de la capitale, jugés dignes de la table du Roy. Nous sommes entrés dans l'église, ornée de tableaux de prix ; chaque cellule est composée de quatre pièces et d'un petit jardin ; les Chartreux sont moins à plaindre qu'on en pourroit le croire.

La rue d'Enfer, qui règne le long du mur de ce couvent, doit son nom à l'aventure suivante : Autrefois, avant que ce terrain fût dans Paris, il y avoit un château très antique dont les Chartreux ambitionnoient les dépendances : ils eurent le talent d'y

faire venir des diables qui firent déserter le château et remplirent de terreur toute la contrée ; les diables passoient d'ailleurs leur temps assez agréablement; après s'être montrés aux habitans du château, ils firent des visites dans les caves, choisissant avec discernement ce qui pouvoit le mieux les réconforter ; puis quelques jeunes filles, enlevées par eux, ne parloient qu'en se signant, ou ne parloient pas du tout des choses diaboliques qu'elles avoient vues. Bref, quand la frayeur fut universelle, les religieux se chargèrent de dénicher les diables, ce qui leur fut aisé; on leur abandonna la propriété, et, quoique les diables ne reparurent jamais, le nom d'Enfer est resté à la rue.

L'Observatoire se trouve à l'extrémité de cette rue ; c'est un bâtiment isolé dont les quatre faces répondent aux quatre coins du monde. Nous sommes d'abord descendus dans les souterrains par un escalier de cent soixante et onze marches en forme

de coquille ; hors de terre, dans l'intérieur du bâtiment, se trouve le même nombre de marches. Les immenses souterrains s'étendent au loin de côté et d'autres ; nous avons parcouru différentes voûtes, et sommes parvenus sous le bassin de Port-Royal où nous avons vu une cristallisation fort curieuse qui s'opère par l'eau filtrante à travers le roc. Ces souterrains étoient jadis des carrières : ils sont aujourd'hui fermés avec le plus grand soin par des portes de fer. Au bas de l'escalier, on peut voir les étoiles en plein midy, mais nous ne pûmes jouir de ce spectacle parce qu'on travailloit sur la terrasse ; on raccommode en ce moment toute la partie extérieure de l'Observatoire. Nous sommes entrés dans les cabinets qui contiennent les machines astronomiques, très nombreuses et de très grand prix. Chose à remarquer, il n'est entré ni fer ni bois dans la bâtisse de l'Observatoire.

Nous avons été dîner sur le boulevard du Montparnasse ; c'est un des plus beaux de Paris, en raison de la hauteur des arbres aussy vigoureux que si leur crûe s'étoit accomplie dans une forêt. Nous sommes ensuite allés au Val-de-Grâce, monument dû à la piété de la mère de Louis XIV. L'architecture du portail est digne du temple auquel il sert d'entrée ; la décoration du grand autel est peut-être la plus superbe de Paris ; il y a six colonues torses encore plus estimées par le travail que pour le marbre néanmoins très précieux ; le devant de l'autel est en bronze doré représentant une Descente de croix ; ce morceau est du plus grand prix ; le dôme est orné de la plus belle fresque qui existe en France ; c'est l'idée la plus nette du ciel que le pinceau puisse figurer à l'homme.

Nous sommes entrés ensuite dans la vieille église des Jacobins, qui renferme vingt-deux tombeaux de princes, assez dé-

labrés. Nous avons été après à la Sorbonne, où tout rappelle le grand crédit dont a joui son puissant fondateur ; c'est un édifice magnifique, mais plus remarquable encore par ses célèbres écoles que par la beauté de son église qui est cependant très admirée. Ainsy que le Val-de-Grâce, elle est pavée en marbre ; le dôme, d'une structure hardie, est décoré avec simplicité, mais ce qui attire surtout l'attention, c'est le tombeau du cardinal de Richelieu, chef-d'œuvre du célèbre Girardon : on y voit le prélat mourant, comme il n'avait pas vécu, entre les bras de la Religion qui le soutient ; à ses pieds, la Science abattue, et, sur le côté, deux Génies servant de supports à son écusson. Le cardinal est enveloppé d'un manteau ducal dont la draperie est réputée la mieux exécutée qui existe. L'artiste a donné à chacune de ses figures l'expression qui luy est propre, de sorte qu'on croiroit vivans tous ces personnages de mar-

bre. L'architecture extérieure de l'église est fort belle, et le portail qui donne sur la cour, copié sur celuy du Panthéon de Rome.

Nous nous sommes rendus de là aux Italiens, où nous avons encore vu jouer *l'Amour auteur et valet,* suivi de *Richard Cœur-de-Lion.* Clairval déploie tout son talent dans le rôle de Blondel ; il ne remplit plus que ce rôle, et deux autres dans lesquels il excelle également. Adeline jouoit le rôle de Laurette, et Colombe celuy de Marguerite.

Le dimanche 3 juin, nous sommes partis de Paris à huit heures du matin sur la galiote de Saint-Cloud, et, après une heureuse navigation de deux heures, nous avons débarqué au pont de Sèvres. Cette galiote, que l'on appelle aussi coche d'eau, n'est autre chose qu'un grand bateau couvert, qui contient dans l'intérieur et sur le pont environ quatre cents personnes ; on y trouve des gens de toute sorte, car il n'en

coûte que sept sols pour faire deux lieues; on a souvent occasion de s'y divertir ; nous y vîmes ce jour un passager tomber dans la rivière ; c'étoit un Parisien fort bien habillé qui, voulant faire l'agréable pour attirer l'attention des femmes, s'avisa de sauter du pont dans un batelet amarré à la galiote ; ce batelet très léger perdit l'équilibre, et notre homme fut à la Seine ; on le repêcha promptement, mais il fesoit ensuite sotte figure dans ses vêtemens ruisselans d'eau.

N'ayant rien à faire Saint-Cloud jusqu'à cinq heures du soir, où l'on foit jouer les eaux, nous avons gagné Versailles à pied, et nous y sommes arrivés à midy ; nous avons visité d'abord le grand Trianon, maison de plaisance du Roy ; l'extérieur, de la plus grande magnificence, est entièrement en marbre; c'est un bâtiment écrasé en forme de fer à cheval ; dans le milieu se trouve une colonnade, en marbre rouge du côté de Ver-

sailles, et en marbre vert du côté du parterre ; il n'y a qu'un rez-de-chaussée ; les appartemens ne sont pas aussy somptueux que l'extérieur pourroit le faire supposer, mais meublés de marbre tant que faire se peut ; les tables, bancs, urnes, sont des échantillons de tous les marbres les plus précieux ; l'on voit des vases et cuvettes d'agates de toutes les couleurs, d'une valeur inestimable. Quoique Trianon soit à une portée de fusil de Versailles, le Roy n'y vient jamais, et cependant ce palais est toujours prêt à le recevoir. Le jardin est orné de belles statues.

Nous sommes ensuite allés au petit Trianon, jouet de la Reine ; le jardin à l'angloise renferme tout ce que l'on peut désirer : une ferme, des hameaux, des vieilles tours, une plaine, une montagne, une forêt et une rivière. La Reine vient fréquemment s'y débarrasser du poids de la grandeur ; elle aime à y être seule des heures entières, ou à s'y

livrer à des jeux qui ne sont point de son rang. Dans la maison, qu'on ne sauroit appeler palais, les murs sont tapissés d'ouvrages en paille relevés par des broderies en laine; les planchers sont également couverts de paille imitant la marqueterie ; toutes les fleurs sont des champs, ou sauvages. Le cérémonial étant banni du petit Trianon, on n'y aperçoit point les distinctions du tabouret.

Tout l'ensemble de cette retraite ne peut que faire réfléchir sur le destin des grands, qui, lassés de ce qui fait l'envie des petits, en sont réduits à chercher leurs jouissances dans la simple nature, et qui peut-être n'y trouvent pas encore le bonheur.

Le pavillon est bien distribué ; on fait en ce moment des changemens dans la chambre à coucher et dans le boudoir de la Reine, quoique l'un et l'autre soient nouvellement décorés ; mais il paroît que la Reine ne soit pas trop ce qui peut lui plaire. Le parterre,

qui est devant le pavillon, est très bien dessiné ; il y a un carrousel superbe et une salle de bains de la plus grande beauté.

Au moment où nous allions sortir, on nous annonça l'arrivée de Marie-Antoinette, et, comme nous n'avions plus le temps de gagner la porte du jardin, notre conducteur nous fit entrer dans la laiterie. La Reine, d'abord accompagnée d'une dame de sa cour, la congédia et s'avança seule dans la direction de la laiterie ; elle portoit une simple robe de linon, un fichu et une coëffe de dentelle ; sous ses habits modestes, elle paroissoit peut-être encore plus majestueuse que dans le grand costume où nous l'avions vue à Versailles ; sa manière de marcher est toute particulière ; on ne distingue point les pas ; elle glisse avec une incomparable grâce et relève bien plus fièrement la tête quand, ainsy que nous la voyions là, elle se croit seule.

Notre Reine passa tout près du lieu où

nous étions, et nous eûmes tous trois comme un désir de fléchir le genou au moment où elle passoit, nous sentant partagés entre l'espérance d'être aperçus, et la crainte d'être surpris. Dès que Sa Majesté se fut éloignée, notre conducteur nous fit promptement sortir. Comme il étoit déjà quatre heures, nous prîmes une voiture de cour qui nous conduisit rapidement à Saint-Cloud. Ces voitures se tiennent à la disposition des solliciteurs et des étrangers qui se rendent aux résidences royales ou en veulent sortir.

Nous arrivâmes à Saint-Cloud au moment où les eaux commençoient à jouer ; c'est le plus beau spectacle dont on puisse jouir. Indépendamment des cinq nappes ressemblant à des torrents impétueux, qui descendent de la cascade avec grand bruit, il y a deux cents gerbes d'eau dont l'effet est merveilleux ; puis, de chaque côté, cinquante jets sans bassins ; l'eau retombe sur l'herbe

et se perd. Une trombe de quatre-vingts pieds de hauteur imite admirablement un tourbillon de fumée. Quantité d'autres gerbes sont distribuées dans les différentes parties du jardin, où il règne une fraîcheur délicieuse. Les arbres sont d'une élévation prodigieuse, et, du sommet des terrasses en amphithéâtre, on domine cette belle végétation et ces magnifiques eaux ; on ne se croiroit vraiment pas sur terre.

L'orangerie est la plus considérable que nous ayons encore vue; les arbres d'une grosseur étonnante sont aussy vigoureux que s'ils étoient dans leur pays, et tout cela est entretenu aussy soigneusement que les appartemens d'un palais. Partis de Saint-Cloud à six heures du soir, nous sommes rentrés à pied à Paris très satisfaits, mais un peu fatigués.

Le lendemain, nous sommes retournés à Notre-Dame ; on ne peut se lasser d'admirer dans la chapelle de Vintimille, Saint-Char-

les Borrhomée communiant les pestiférés de Milan. C'est le chef d'œuvre de Charles Vanloo ; le nombre infini de choses rares et précieuses rassemblées dans cette cathédrale provoque à chaque pas l'étonnement. Nous sommes montés au sommet des tours, d'où nous avons vu tout Paris è nos pieds, et, de plus, une étendue considérable de pays ; la ville, vue de si haut, perd une partie de son prestige comme dimension, mais le coup d'œil est superbe.

Nous avons ensuite visité l'hôpital des Enfans trouvés, qui n'est à vrai dire qu'un dépôt de l'institution, le plus grand nombre des enfans étant au faubourg Saint-Antoine, et, dans les villages voisins de Paris, chez des gens qui les élèvent ; il y en a seize mille au compte de la maison. Une extrême propreté règne dans les salles et ces petits êtres ne peuvent que bénir la Providence d'avoir trouvé meilleur gîte que chez leurs parens.

De l'hôpital des Enfans trouvés, nous sommes allés à l'Hôtel-Dieu ; un grand nombre de salles sont remplies d'hommes, de femmes et d'enfans malades, entretenus avec soin, contrairement à ce que l'on nous avait dit ; nous nous attendions à en sortir révoltés, et la seule chose blâmable est de voir quatre malades dans le même lit ; les femmes folles qu'on peut espérer guérir sont traitées à part, et, quand leur folie est déclarée incurable, on les envoie à la Salpêtrière.

En passant près du Châtelet nous y sommes entrés, et nous avons vu la salle du parc civil: c'est aussy là que se trouve la Morgue, petit cabinet qui donne sur la cour et qui est fermé par une grille : on étend sur une table, derrière cette grille, les cadavres trouvés dans la Seine, ou assassinés dans Paris; on les y laisse pendant trois jours exposés au yeux du public, afin qu'on puisse les reconnoître; on met à côté d'eux leurs effets

et, aussitôt qu'ils sont reconnus, on les retire. Au moment où nous y sommes entrés, on venoit d'en exposer un, mort chez une fille de joie.

Il y avoit, ce jour-là, dans la cour du Châtelet, une grande affluence de peuple, la montre des huissiers alloit se faire ; ils sont dans l'usage, le lendemain de la Trinité, d'aller rendre, en corps et à cheval, leurs devoirs aux magistrats desquels ils dépendent ; le surlendemain ils comparoissent devant le juge, et le public est admis à porter plainte contre eux ; si, pendant le cours de l'année, ils ont commis quelque malversation, on les destitue, quand la faute est grave, et on les réprimande seulement quand elle est moins forte.

De là, nous nous sommes rendus aux Carmélites situées à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques. La petite église de ce couvent est fort bien décorée ; les tableaux sont des plus grands maîtres ; on voit, dans une cha-

pelle consacrée à Sainte-Magdeleine, un portrait de cette célèbre pécheresse qui n'est autre que celuy de mademoiselle de la Vallière; c'est dans cette maison qu'elle s'étoit retirée; ce tableau est regardé comme le chef-d'œuvre de Lebrun ; le repentir de la favorité est figuré avec une expression de douleur qu'elle ne pouvoit éprouver à ce point que par le regret d'avoir perdu l'amour du prince qu'elle adoroit. Il y a aussy ordinairement dans cette église un tableau du Guide qui n'y étoit point dans ce moment parce qu'il en avoit été enlevé pour faire une gravure.

En sortant des Carmélites, nous avons dîné chez un Suisse des Thuileries qui nous a fait payer bien chèrement notre écot ; nous sommes allés ensuite aux Petites-Maisons, où l'on voit des fous des deux sexes, et des salles pour des malades admirablement entretenues. Thiry est allé ensuite aux François voir jouer *l'École des Pères*, et *la Jeune In-*

dienne ; Jacquinot et moy, nous avons été aux Variétés, où l'on a joué le *François en Arménie*, fort méchante petite pièce indigne de ce théâtre, *les Mariages nocturnes*, et *les Saturnales modernes*, spectacle qui nous a beaucoup divertis. Nous y fîmes connoissance de deux demoiselles qui nous prirent fort habilement, dans nos poches, d'abord nos mouchoirs, puis à Jacquinot un couteau en nacre de perle, et, à moi, une fort jolie bonbonnière. Heureusement pour nous, cette connoissance étoit à peine ébauchée ; nous ne portâmes pas plainte contre ces filles pour éviter de faire rire à nos dépens, pensant que ces sortes de choses n'arrivent qu'aux gens de province. Elles étoient, ma foi, fort richement nippées et avoient dû être admises dans l'intimité de quelques seigneurs. ayant échangé, durant la représentation, des signes fort obligeans avec des gens de qualité. Ceci fut une leçon pour nous tenir désormais sur la réserve ; c'est à

la sortie du théâtre que nos aimables compagnes, sur notre refus de les emmener à notre hôtel, retournèrent ainsy nos poches, sans que nous ayons pu nous en douter ; après quoi, elles disparurent en nous envoyant des baisers.

Le 5 juin, nous sortîmes, Jacquinot et moy, à huit heures du matin, pour aller faire une visite à notre ami Henry, logé à l'hôtel de Calais, et nous allâmes ensemble à la Bibliothèque du Roy, rue Richelieu, hôtel de ce nom ; elle dépasse tout ce qu'on nous en avoit dit : il y a d'abord deux grandes salles à la suite desquelles on entre dans un fer à cheval d'une longueur surprenante ; toutes ces pièces sont remplies de livres imprimés ; les in-folios en bas, et les in-douze sur des galeries règnant autour des salles ; le milieu de ces salles est garni de tables sur lesquelles on voit les outils et les ateliers en réduction de toutes sortes de pro-

fessions ; de distance à autre, se trouve une table libre destinée aux personnes qui font des recherches ; on voit aussy un Parnasse françois en bronze avec tous les auteurs qui y méritent place (ce morceau est fort estimé) ainsy que deux globes, l'un céleste et l'autre terrestre, tous deux d'une grosseur prodigieuse. L'on nous a fait voir ensuite les salles des manuscrits, où se trouve la collection la plus nombreuse qui existe en toutes langues ; l'on n'y laisse entrer qu'avec toutes sortes de précautions, et seulement les gens ayant un aspect d'honnêteté. Nous vîmes aussy le cabinet d'estampes et de gravures qui contient la reproduction des plus beaux tableaux qui existent ; les artistes peuvent en venir prendre copie.

De la Bibliothèque, nous sommes allés au Garde-Meuble, où nous avons eu mille peines à entrer ; nous y avons admiré tous les effets, bijoux, vases, pierres précieuses,

habillemens, armes, armures et tapisseries les plus superbes ; tout cela est si éblouissant, qu'on se croirait dans un palais revêtu d'or; impossible de se figurer les splendeurs des richesses rassemblées en ce lieu.

Du Garde-Meuble, nous avons gagné le Louvre, où nous sommes entrés dans le salon de peinture et dans les salles voisines; les chefs-d'œuvre les plus achevés sont réunis là, et nous vîmes les différens tableaux qui concourent pour les prix ; il eût fallu être plus connaisseurs que nous ne le sommes pour sçavoir à qui adjuger la palme. Ce qui nous surprit fort, c'est que, sans aucune personne qui répondît de nous, on nous laissa seuls dans toutes ces salles, dans un moment où il n'y avoit absolument que nous, au milieu de richesses dont quelques-unes seroient très faciles à dérober : celuy qui nous avoit introduits nous quitta sans autre garantie que notre bonne mine.

Le soir, nous allâmes, Jacquinot et moy, au spectacle des boulevards, et Thiry à l'École vétérinaire, distante de Paris de deux lieues; elle est située à Charenton. D'après le rapport qu'il nous en a foit, le bâtiment est beau et vaste; le cabinet d'histoire naturelle renferme une multitude d'animaux disséqués; on voit faire des opérations aux chevaux avec une grande dextérité; il y a une très belle salle de chimie, et un apothicaire ne s'occupant que des médicamens employés pour les chevaux; la forge est considérable, et des ouvriers habiles donnent des leçons aux autres forgerons; le directeur de l'École est supérieurement logé au fond de la cour; l'on voit chez luy une collection fort curieuse de petits animaux renfermés dans des boîtes naturelles; ce sont des tortues au nombre de vingt-quatre; elles ne mangent que durant la belle saison.

Le 6 juin, n'ayant pu parvenir à arracher

Thiry du lit, où, depuis quelques jours, il semble prendre racine, nous sommes partis, Jacquinot et moy, pour Marly, à quatre heures du matin, accompagnés de l'abbé Guerre de Nanci ; nous sommes arrivés à sept heures et demie, et nous avons été sur-le-champ voir la machine qui a dû coûter un prix extraordinaire ; c'est un *marnage* [1] de charpente revêtue de fer qui soutient les rouages et une manivelle au moyen desquels l'eau, étant foulée d'un côté, remonte de l'autre ; puis elle est pompée par un mécanisme analogue à celuy d'une pompe et qui agit à un quart de lieue de là ; des conducteurs amènent l'eau sur deux lignes dans un premier réservoir où elles se réunissent dans un seul bassin ; là, le mécanisme change : de la rivière, l'eau s'élève en foulant, et, à partir de ce bassin,

1. *Marnage*, mot qu'on trouve dans le vocabulaire lorrain de Mitchel, et qui veut dire quelque chose de très encombrant.

elle s'élève en aspirant, et cela avec une force inimaginable ; dirigée par ces nouveaux conducteurs, elle monte jusqu'au sommet de la montagne, c'est-à-dire à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la rivière ; elle y est reçue dans un immense réservoir, d'où elle redescend à Versailles dans le palais et les jardins du Roy.

Après avoir examiné la machine, nous sommes entrés à l'ancienne maison de campagne de madame Dubarry ; ce pavillon est le plus beau qui soit à Paris ou dans les environs ; on ne peut rien imaginer de plus riche, de plus galant et de plus fini ; toutes les peintures et statues représentent des choses gaillardes ; on diroit le temple de la luxure, mais le goût le plus parfait y règne, c'est-à-dire qu'un nombre énorme de choses précieuses sont rassemblées sans entassement ; les meubles superbes, assortis à chaque pièce, semblent destinés par leur arrangement à faire ressortir la beauté de

celle qui les a choisis; partout dans les encoignures se trouvent des statues excitant à des pensées qui étoient de mise en ce séjour. Louis XV foit, dans toutes les pièces, face à sa maîtresse, tantôt en médaillon, tantôt en buste ou portrait; il y a, sur tous les panneaux, des emblèmes ou allégories, et même des inscriptions. Ce Roy ne fesoit pas mystérieusement les choses. Dans un des salons, toutes les époques brillantes de la vie de la favorite se trouvent représentées; on la voit apparoissant pour la première fois aux regards du souverain; puis dans les bras de Louis le Bien-Aimé; et enfin présentée à la cour en grand habit; on la voit aussy en superbe carrosse et dans un festin au côté du Roy.

Nous avons aperçu madame Dubarry dans le pavillon, et ensuite dans les jardins, qui ne sont pas vastes; l'entrée de Luciennes est difficilement permise, et nous eûmes une faveur que nous n'espérions pas; l'ancienne

favorite n'aime point à être vue, se sçachant un objet de curiosité et de mépris ; elle vit seule, sans amis, et même sans commensaux, au milieu de ses richesses et de ses souvenirs.

Nous avons, en sortant de Luciennes, gagné Saint-Cloud, qui en est éloigné de trois lieues ; nous suivîmes à pied des chemins très mauvais ; le château de Saint-Cloud appartient maintenant à la Reine, qui l'a acheté depuis peu du duc d'Orléans ; elle fait démolir l'intérieur, et elle fait construire de nouveaux bâtimens ; il faut que tout soit fini pour le mois d'août ; on y travaille sans relâche nuit et jour. Il n'est point étonnant que la Reine se soit attachée à ce séjour susceptible de tous les embellissemens et admirablement situé. Nous avons dîné dans une hôtellerie vis-à-vis la grille du parc, et, après sdîner, nous nous sommes présentés à la manufacture de porcelaine, dont on nous a fait voir les magasins immenses remplis des ouvrages les plus précieux.

De là, nous sommes allés à Bellevue, maison de plaisance de Mesdames ; ce lieu porte ce nom à juste titre ; la vue est étendue, gaie et variée ; les jardins, dans le goût françois et dans le goût anglois, sont très vastes ; il s'y trouve des ruisseaux, des lacs, des rochers, des hameaux, des fermes, en un mot tout ce qui rapproche de la nature ; les jardins françois sont réguliers, bien tenus avec labyrinthe et jets d'eau. Le palais paroît beau ; nous n'avons vu que l'extérieur, nous n'eûmes pas envie d'entrer dans les appartemens, en ayant déjà tant visité qui, d'après ce qu'on nous en avoit dit, devoient les surpasser.

Nous prîmes la galiote pour débarquer aux barrières de Paris ; la galiote n'alla pas plus loin, en raison du feu qui avoit consumé la partie des Thuileries qui donne sur la rivière et proprement appelée le pavillon de Flore ; le feu s'étoit déclaré entre onze heures et midy, et auroit eu plus de suites

si l'on n'avoit pas été aussy à portée des secours ; on avoit assis les pompes dans des bateaux sur la rivière, et, grâce à l'activité de ceux qui dirigeoient cela, il n'y eut que la toiture et le faîte de l'édifice de consumés ; on avoit pris tout de suite la précaution de saper la grande galerie, afin qu'elle ne pût être atteinte par l'incendie, il y eut plusieurs personnes tuées, et d'autres blessées. Ne m'étant point soucié d'aller du côté du feu, où l'on fit travailler Jacquinot, je fus voir la pompe à feu de Chaillot qui foit un grand honneur au génie anglois.

Le 7 juin, jour de la Fête-Dieu, nous ne fîmes autre chose que courir Paris pour voir les processions. L'affluence de monde est telle, qu'une fois engagé dans une rue, il est impossible de revenir sur ses pas. Nous vîmes défiler sous nos fenêtres la procession de Saint-Eustache, la plus riche de la capitale. La livrée des principaux seigneurs de la paroisse est en tête de la procession

avec de grands flambeaux; suivent immédiatement cent chapiers couverts des ornemens les plus riches, ainsy que soixante à quatre-vingts prêtres ; l'on ne voit qu'or et argent briller de tous les côtés.

Nous sommes restés une partie de la journée à l'hôtel, à cause de Thiry, retenu dans son lit par un accès de fièvre ; mais sa véritable maladie n'est autre que le regret d'être éloigné de ses parents, auxquels il est tellement attaché, que, pour le leur témoigner, il a pris la résolution de retourner sur-le-champ à Nanci, ce qui nous a beaucoup surpris, quoiqu'il eût déjà conçu ce projet depuis huit jours; la détermination prise, le mal s'est dissipé, et nous n'avons eu d'autre peine, en le voyant partir, que de perdre un compagnon dont nous n'avions eu qu'à nous louer.

Sur le soir, nous sommes allés sur les boulevards beaucoup plus brillans encore qu'à l'ordinaire, tous les théâtres étant fer-

nés ce jour-là. Rentrés à notre hôtel, nous y avons collationné avec messieurs Bracard et Bizot.

Le 8, Thiry s'est emballé dans la diligence pour retourner à Nanci, et, nous, dans une voiture pour aller à Chantilly, maison de campagne du prince de Condé, éloignée de Paris de dix lieues; nous avons dîné à Mesnil-Aubry, et nous sommes arrivés à Chantilly à trois heures après midy; la situation est très belle; ce séjour, au milieu des bois et prairies, est vraiment enchanteur; les jardins sont traversés par une petite rivière qui vient de Senlis, et qu'on appelle la Nonette; les eaux en sont belles et limpides; une machine fort simple, mais d'un travail fort ingénieux, distribue les eaux dans toutes les parties du jardin. Nous avons d'abord visité la manufacture de porcelaine, où nous avons suivi le travail depuis le moment où la pâte est apprêtée jusqu'à celuy où l'objet est formé et fini;

mais la manière d'apprêter cette pâte est un secret qu'on garde soigneusement dans tous les établissemens.

On nous a ensuite montré la cascade, beaucoup moins belle que celle de Saint-Cloud et qui ne joue que fort rarement. Nous avons vu aussy une source d'eau minérale qui est enfermée avec soin ; elle est située près de l'écluse qui coupe la rivière : en passant sur cette écluse, nous avons gagné la ménagerie qui est fort bien bâtie et très étendue ; un grand nombre de volatiles d'espèces rares y sont rassemblés ; les quadrupèdes sont en petit nombre, et il n'y a de remarquable qu'un mouton à six pattes ; la ménagerie de Chantilly est beaucoup plus belle que celle de Versailles ; dans chaque enceinte, il y a des fontaines jaillissantes, surmontées chacune d'un animal admirablement sculpté, et, sur le socle, la fable de la Fontaine qui le concerne. La laiterie est revêtue intérieurement et pavée

de marbres blancs et rouges ; les vases qui reçoivent le lait, la crème et le beurre, sont en porcelaine de Chantilly.

Au sortir de la laiterie, nous avons traversé la Nonette, sur un petit batelet des plus galans, et nous avons abordé au château, dont l'extérieur est fort imposant : c'est un bâtiment considérable, flanqué de six tours, et entouré d'eau de tous les côtés. Les fossés regorgent de poissons que l'on voit à travers l'eau transparente ; on entre au château par des ponts-levis ; les appartemens sont vastes, mais d'une simplicité remarquable ; on se croiroit chez des gens de petite noblesse tout bonnement ; le mobilier est tout entier du siècle passé, sans que rien ait été restauré.

Le Roy et la Reine ont leurs appartemens à Chantilly ; mais ni l'un ni l'autre n'y sont venus depuis leur avènement au trône ; sans doute la comparaison que le Roy pourroit faire ne seroit point à l'avantage

de Versailles, très beau, mais aussy triste que Chantilly est riant. On nous fit voir l'appartement de mademoiselle de Condé et celuy du Prince, tout à fait dénués de recherches. Nous vîmes aussy le salon, dans lequel sont représentées les victoires du grand Condé ; un tableau le montre foulant aux pieds celles qu'il a remportées contre le Roy, arrachant d'une main le feuillet où elles sont inscrites dans le livre de l'Immortalité, et, de l'autre, arrêtant la Renommée, qui veut les publier.

Le cabinet de travail du Prince est voisin de celui d'histoire naturelle, que, ce jour-là, nous n'avons fait que traverser, remarquant seulement des fœtus vraiment merveilleux ; on foit en ce moment des arrangemens dans toutes les collections, le Prince venant d'acheter le cabinet de M. de Beauma : on le réunit à celui de Chantilly. Dans le château, comme dans le jardin, nous avons partout vu des sujets tirés

des fables de la Fontaine, avec ses vers au-dessous ; il paroît être l'auteur favori de Chantilly.

Nous sommes entrés dans l'île d'Amour, qui mérite bien ce nom ; impossible de rien voir de plus coquet ; le terrain, disposé avec un goût supérieur, est couvert d'allées et de berceaux de seringats, rosiers et chèvrefeuilles ; le sol est entièrement tapissé de muguets ; on y respire un air embaumé, et tout cela est parsemé de statues, fontaines, génies ; les treillages, formant les cabinets de verdure, sont d'un travail admirable ; l'allée principale conduit au salon de Vénus, également en treillages et fleurs, entouré par la rivière, et de l'aspect le plus galant ; il est, dans l'intérieur, décoré d'urnes et de statues ; les eaux jaillissent de tous côtés pour retomber dans un canal de marbre précieux qui règne tout autour de ce merveilleux endroit ; de chaque côté, on forme instantanément deux autres

salles communiquant au salon du milieu ; tout est disposé pour les monter en quelques minutes, de sorte que, lorsqu'un prince étranger vient à Chantilly, on le conduit au salon de Vénus, puis on le promène un instant dans l'île d'Amour, et on le ramène ensuite pour le surprendre ; là où il n'avoit vu qu'un salon, il s'en trouve trois. Il y a aussy, dans cette île, des jeux de toute espèce, et, autour de chaque jeu, des galeries de verdure pour les spectateurs ; une illumination se fait, paroît-il, en un clin d'œil.

En sortant de ce lieu charmant, nous sommes allés à la galerie des cerfs, grande terrasse garnie de bois de Cerfs, tués dans les chasses du prince ; les urnes, de marbre blanc, ont pour anses des bois de cerfs ; partout, là aussy, des fontaines retombent dans des canaux de marbre ; puis, au milieu de la terrasse, des parterres et bassins ; à l'extrémité, le salon d'Apollon, où ce dieu se trouve environné de tous les grands

hommes que la France a donnés au théâtre ; au fond, une porte s'ouvre sur un escalier à deux rampes, qui conduit à la salle de spectacle richement décorée ; et le rideau du théâtre se lève sur une longue perspective, au bout de laquelle on aperçoit une grotte en coquillages d'où jaillissent nombre de jets.

Nous visitâmes ensuite les écuries, les plus belles de toute l'Europe ; l'extérieur ressemble à un palais ; dans l'intérieur, sous un dôme décoré de fresques, se trouvent des fontaines surmontées de bronzes représentant des chevaux. Ce dôme très élevé est superbe, et, quand le comte du Nord vint à Chantilly, il voulut y dîner ; tout autour, au sommet, règne une galerie en fer où se tiennent la musique et les spectateurs ; de chaque côté, à perte de vue, une écurie longue, spacieuse, éclairée et contenant les plus superbes chevaux.

Nous sommes allés au jeu de Paume, et

à l'orangerie, puis au hameau, espace de terre assez considérable, entouré d'eau : les bords de cette île sont entièrement tapissés de ciguë ; le hameau est composé de six chaumières, dont l'intérieur, fort galant, contient cuisine, salle à manger, billard, salon, chambre à coucher et cabinet de travail; il y a aussy un moulin ; les Princesses s'amusent à faire la cuisine, après s'être revêtues de déshabillés de villageoises; elles aiment aussy à faire du beurre, ainsy que la Reine en foit à Trianon ; s'éclabousser le visage leur procure un plaisir qui excite leur hilarité.

Nous nous sommes ensuite enfoncés dans le bois, qui est divisé en quantité d'allées ; a chaque pas, on trouve des bras de ruisseaux, sur lesquels sont jetés des ponts rustiques; un rocher énorme imite bien la nature ; on voit une caverne pareille à celles des voleurs en Italie, du moins on l'affirme; mais peu de gens sont en mesure de véri

fier le fait ; des plantes sauvages croissent entre les rochers, et, de l'une d'elles, jaillit une scource ; ce qui est assez étrange, c'est que presque toutes les allées présentent la même perspective : une cascade aperçue dans le lointain, encadrée dans un berceau de verdure ; enfin il y a sur un bassin une flotte de douze ou quinze petits vaisseaux à la voile.

Nous avons quitté le hameau à huit heures du soir pour aller dîner et coucher dans une auberge où nous avons été bien accueillis ; et, le lendemain, dès cinq heures du matin, nous rentrions à Chantilly. Nous sommes allés au labyrinthe, que nous n'avions pas vu la veille ; c'est un terrain de douze arpents, entouré de hautes murailles, et coupé si savamment par une quantité d'allées qui se croisent qu'on ne sauroit en sortir sans conducteur ; il y a, au centre, un pavillon chinois, dans lequel le Prince soupe fréquemment en été ; il est

orné intérieurement à la chinoise ; en sortant du labyrinthe, on nous fit remarquer des petits génies qui indiquent du doigt le pavillon ; à leurs pieds, sur un écusson, une énigme est gravée. Près de là est le bosquet de Sylvie, renfermant aussy un pavillon, simple extérieurement, mais fort beau à l'intérieur ; nous avons suivi une allée qui conduit au rendez-vous de chasse, le plus beau qui se puisse imaginer ; le milieu représente une étoile, et chacune des pointes de cette étoile est une avenue qui a une lieue de long ; il y en a douze alignées ainsy dans toute leur étendue. Le prince de Condé y donna, sous Louis XV, le plaisir de la chasse au cerf au roy de Danemark, et, à minuit, les allées où la bête devoit être lancée furent subitement éclairées de quarante mille lampions.

En sortant du bois, nous avons encore remarqué une petite cascade qui y prend sa source, et nous sommes ensuite tombés

sur la terrasse du château, opposée à celle de la façade; l'on y voit la statue équestre du connétable de Montmorency; c'est par luy que Chantilly est venu aux princes de la maison de Condé; nous sommes rentrés dans le château pour visiter en détail le cabinet d'histoire naturelle; puis nous avons été nous reposer dans l'île d'Amour, dont les ornemens et l'aspect enchanteur portent aux idées analogues à son nom.

Nous avons ensuite visité la salle d'armes qui est beaucoup mieux composée que celle du Roy; elle contient des armes de tous les temps et de tous les pays, même des armes sauvages. L'on nous y a foit voir celles de la Pucelle, l'épée d'Henry IV, et les différentes armes à feu avec les changemens qui y furent faits successivement. Sortis de là, nous avons été visiter une nouvelle maison de ferme que le Prince a foit construire depuis peu; elle est belle et bien bâtie; nous avons ensuite quitté les jar-

dins où il ne nous restoit plus rien à voir, et nous sommes retournés au château pour parler à un des officiers auquel nous étions adressés ; comme toutes les voitures destinées à amener et reconduire les étrangers étoient occupées, cet officier nous proposa, avec beaucoup d'honnêteté, de profiter d'une des voitures de la suite du prince de Condé, qui se rendoit incontinent à Paris ; nous acceptâmes avec reconnoissance cette obligeante proposition, et, en retournant à notre hôtel, nous vîmes encore un grand corps de bâtiment, loué par le Prince à des particuliers ; il y a là une pièce d'eau et différens jeux, tels que l'arquebuse et le jeu du mail.

Après avoir dîné à notre auberge, nous voyageâmes fort agréablement dans un carrosse du Prince, avec deux dames, dont l'une fort aimable, quoique n'étant plus de la première jeunesse ; l'autre paroissoit mécontente de notre compagnie, bien que

nous n'ayons rien foit que de chercher à lui plaire ; mais elle étoit vieille, et une vieille femme est fréquemment hère, sans motifs plausibles. Nous n'eûmes à remarquer sur la route que Champlâtreux, terre de M. le président Molé ; le château est bien bâti, et il n'y a que ce domaine qui sépare les possessions du prince de Paris. Nous avons relayé à Écouen, où le Prince a encore un château, dans lequel il s'est reposé un instant. Nous étions partis de Chantilly à une heure après midy, et nous sommes arrivés à Paris à sept heures du soir.

Le dimanche, 10 juin, nous avons employé notre journée chacun séparément, à notre guise, et, le soir, nous allâmes à l'Opéra; on y jouoit *Roland*, qui, par luy-même, est une pièce de peu de mérite, et nous parut moindre encore, étant jouée par des doublures.

Le lundi 11 juin, nous écrivîmes à Nanci, pour y annoncer le départ de Thiry qui ne

devoit pas arriver aussi promptement que la poste, notre propre départ pour le Havre, et enfin notre prochain retour en Lorraine : nous avons été, dans la matinée, faire des emplettes; nous avons dîné à l'hôtel d'*Enghien*, et, après dîner, foit notre malle pour la faire passer à cinq heures à la douane, ce qui demande beaucoup de tems et ne peut s'accomplir sans de nombreuses difficultés; de là, nous avons été assurer nos places à la diligence, puis nous revînmes à notre hôtel boire, avec quelques amis, d'excellent vin de Champagne, que nous avions fait venir d'Épernay par l'entremise de M. Plessis.

Le 12 juin, nous partîmes à cinq heures du matin à pied ; nous nous arrêtâmes à Marly et à Saint-Germain ; nous eussions dû passer par Nanterre, mais on nous avoit donné une fausse indication; nous arrivâmes à Poissy à midy, après avoir foit sept lieues au lieu de cinq ; nous fîmes là

un mauvais déjeuner, servi par une hôtesse qui nous offrit autre chose que sa cuisine; son enseigne menteuse étoit : *Au poisson vivant*, et elle nous fit manger une matelote pêchée depuis plusieurs jours. Nous nous embarquâmes sur la galiote, où nous avons beaucoup souffert, brûlés par le soleil et ne pouvant nous asseoir. Nous remarquâmes en chemin le château de M. de Rosny et ses jardins qui paroissent fort beaux.

Nous avons gagné Mantes, où nous nous sommes arrêtés un instant, et, le soir, nous avons débarqué à Roboise à sept heures. Dans ce second trajet, nous nous sommes accostés d'un procureur normand, qui étoit accompagné d'une jeune personne qu'il disoit être sa femme ; nous eûmes vite fait de lier connoissance avec lui, mais surtout avec elle. Après avoir fait le trajet de Roboise à Bonnières, nous y avons soupé avec ce procureur et sa prétendue épouse ; quoi-

que la princesse eût annoncé vouloir souper très légèrement et se reposer promptement, elle nous tint tête à table, fort jovialement, pendant plus de trois heures, et nous en sortîmes les meilleurs amis du monde.

Le lendemain 13, nous partîmes de Bonnières à deux heures du matin, sur une autre galiote ; le premier trajet, qui étoit de huit heures, nous avoit coûté trois livres pour nous deux, et le second, qui n'étoit que de six lieues, nous coûta quarante-huit sols; nous débarquâmes à Roulle, à quatre heures et demie du matin ; nous y prîmes des mazettes, et nous partîmes, formant un escadron de quinze personnes ; nous avions toujours le bonheur d'accompagner notre procureuse, avec laquelle nous étions au mieux, ce qui ne plaisoit nullement au galant. Nous fîmes sept lieues sur ces mazettes qui nous secouoient rudement ; c'est la plus mauvaise espèce de chevaux qu'on

puisse voir ; nous sommes néanmoins arrivés, avant dix heures, à Port-Saint-Ouen. La route parcourue offre aux regards les paysages les plus variés ; nous avons remarqué, en passant, les possessions de M. de Conflans, seigneur important et opulent. Le prix des mazettes, pour faire sept lieues, fut de trois livres.

Nous repartîmes de Port-Saint-Ouen dans un batelet, et bientôt nous aperçûmes Rouen; on nous fit admirer les possessions du procureur général, situées sur les hauteurs. Arrivés à Rouen, notre procureur nous conduisit à *la Pomme de pin*, une des meilleures auberges de la ville ; il faut dire qu'il avoit laissé la dame à Port-Saint-Ouen, où, prétendoit-il, des personnes de sa famille devoient venir la chercher. Aussitôt qu'il nous eut quittés, après nous avoir engagés à venir le voir, à notre retour du Havre, nous fûmes instruits de son histoire par un passager qui le connoissoit, et qui connois-

soit aussi très-particulièrement, je crois, *la princesse.*

Dans le trajet que nous avions foit en dernier lieu sur la Seine, nous nous étions déjà aperçus de l'effet produit par le reflux de la mer qui se foit sentir jusqu'à mi-distance de Port-Saint-Ouen à Rouen. Après avoir dîné à la table d'hôte de *la Pomme de Pin,* nous allâmes jeter un coup d'œil sur le port, qui contenoit des vaisseaux de plus de cent cinquante tonneaux, puis visiter la cathédrale, qui est de la plus haute antiquité, et décorée de sculptures qui nous ont paru plus belles que tout ce que nous avions vu ailleurs ; le vaisseau est bien éclairé, ce qui est rare dans les églises anciennes. Nous avons vu Georges d'Amboise dans une des trois tours de ce magnifique monument ; la cloche est d'une grosseur prodigieuse : depuis le passage du Roy, on ne la sonne plus pour l'avoir sonnée avec trop de force dans ce moment-là,

ce qui l'a fendue ; les *marnages* nécessaires pour la soutenir sont vraiment effrayans ; après avoir examiné la cloche, nous sommes allés jusqu'au sommet de la tour, d'où nous avons joui d'une admirable vue, dominant ainsi l'antique cité de Rouen et un cours assez étendu de la Seine. Pour arriver au sommet de cette tour, il faut monter quatre cent soixante marches, et ce n'est point encore la plus haute ; il y en a une autre, soutenant la flèche, qui est un tiers plus élevée ; cette flèche, en bois, revêtue de plomb, a été construite par le fameux cardinal d'Amboise, qui fit également couvrir toute la toiture d'un même métal ; nous sommes sortis de la cathédrale pour nous rendre de nouveau sur le port, où nous nous sommes embarqués à huit heures du soir. La galiote s'est arrêtée à la Bouille à onze heures, et nous y avons couché ; le trajet de cinq lieues nous a coûté dix sols.

Le lendemain, 14 juin, nous sommes partis à six heures du matin sur des chevaux quittes, qui nous ont été fournis à notre auberge ; c'est le nom qu'on donne, dans ce pays, à cette espèce de chevaux de louage ; on nous a foit payer, pour huit lieues, trois livres cinq sols par cheval ; nous étions quatre ; nous nous sommes trouvés assez bien montés, excepté moi qui suis tombé sur un cheval vicieux qui avoit le défaut de s'abattre ; dans un moment où il s'est abattu, j'y ai gagné un détour à la main droite.

Nous sommes arrivés avant dix heures à Pont-Audemer, et, après y avoir dîné, nous sommes repartis pour Honfleur ; qui en est éloigné de six lieues ; les chevaux qu'on nous a donnés étoient très bons, et nous étions à Honfleur à deux heures, après avoir foit, en tout, quatorze lieues. Le port de Honfleur est petit, et composé de trois bassins tellement remplis de vase, que

bientôt il ne pourra plus servir ; il y a des vaisseaux marchands venant de Danemark, Suède, Norvège. A huit heures, nous sommes partis sur un passager par un temps couvert qui, bientôt, est devenu très mauvais, et un orage assez fort nous a donné une légère idée de ce que peut être une tempête en mer. Nous avons mis trois heures à faire une traversée qui se foit ordinairement en moins d'une heure ; nous avions pour compagnons un vieux sergent de canonniers porteur d'une figure de probité, et un jeune bijoutier de Paris avec lesquels nous avions foit toute notre route, tant par eau qu'à cheval ; nous avons soupé ensemble.

Le lendemain 15, nous avons été voir la mer, et l'envie nous prit de nous y baigner, ce que nous fîmes immédiatement ; nous visitâmes ensuite le port et le grand bassin, qui contenoit deux cent cinquante gros vaisseaux marchands ; nous entrâmes dans

une corvette qui, dans la dernière guerre, servoit de frégate; le capitaine nous offrit obligeamment de nous la faire voir dans les plus grands détails ; nous avons ensuite vu les jetées et la citadelle, environnée de fossés larges et profonds, dans lesquels on foit venir facilement les eaux de mer ; puis nous sommes revenus dîner à notre hôtel, où nous avons mangé des moules, des écrevisses de mer et de la raie; après le dîner, nous avons parcouru la ville qui n'est pas belle et vu le phare, qui est à une distance assez grande de la ville, avancé en mer sur un escarpement élevé, afin d'être vu de plus loin et de bien diriger les vaisseaux qui entrent la nuit dans le port ; nous avons vu ensuite l'arsenal meublé de tout ce qui a rapport à la navigation. Les maisons du Havre, ainsy que les rues, sont assez laides; ces dernières, presque toutes étroites ; les seuls bâtimens méritant d'être remarqués sont l'hôtel de ville et l'église de Notre-

Dame, qui a un fort beau portail d'un goût bizarre ; les promenades publiques ne sont autre chose que de longues avenues sans aucuns ornemens, pas même des bancs pour s'asseoir.

Nous sommes allés au spectacle ; la salle est petite et mal décorée, mais les acteurs très bons ; ils donnoient, ce jour-là, *la Servante maîtresse* et *le Baron ;* nous avons ensuite soupé à notre hôtel ; nous étions logés *aux Armes de la ville*, chez de fort honnêtes gens, qui ont eu beaucoup d'égards pour nous ; il foit très cher vivre au Havre. Nous sommes partis, à dix heures du soir, dans la diligence, pour regagner Rouen ; nous avons fait ce voyage avec trois Anglois qui n'entendoient pas un mot de françois, et un soi-disant petit-maître françois, de fort mauvaise mine.

Dès qu'il a été jour, nous avons joui du spectacle de la campagne, aussy riche et varié que possible ; chaque pas nous faisoit

découvrir de nouveaux paysages, des côteaux et des plaines couvertes de pommiers; de distance à autre, quelques maisons, tantôt isolées, tantôt groupées et entourées d'arbres; nous avons traversé Harfleur, Saint-Romain, Bolbec, Yvetot et Barentin; nous arrivâmes à Rouen, à onze heures du matin, et nous descendîmes encore à *la Pomme de pin*. Cette auberge est située non loin de la cathédrale, dans la petite rue Saint-Jean; il y a une fort bonne table d'hôte, où l'on est fort bien à quarante-deux sols, et nous n'avons eu qu'à nous louer de l'aubergiste, qui fut rempli de bons procédés, quoique nous fussions fort simplement vêtus; lors de notre premier passage, sçachant que nous devions revenir, il ne voulut point recevoir le prix de notre écot, et se chargea de faire blanchir notre linge, qu'il nous rendit très exactement.

Après dîner, nous avons parcouru la ville, qui est considérable, mais bâtie d'une façon

tout à fait antique : ainsy qu'au Havre et à Honfleur, les maisons sont en bois ; les églises, en très grand nombre, sont de toute beauté, notamment celle des Bénédictins et Saint-Ouen ; on compte, à Rouen, trente-deux paroisses et près de cent mille habitans ; ce qui est à noter, c'est que les maisons sont beaucoup plus étroites par le bas que par le haut ; chaque étage avance au-dessus de celui qui le précède, de sorte que, dans les rues étroites, les toitures se touchent presque, et, en marchant contre les murailles, on est toujours à l'abri de la pluie ; des bâtons posés au-dessous des croisées d'une maison à l'autre, servent à faire sécher le linge et aussy parfois à autre chose ; car nous nous laissâmes conter que les amoureux pénètrent chez leurs belles par ce moyen ; les connoissances doivent se faire facilement ; car il n'est guère possible d'être chez soy, quand la maison d'en face est aussy rapprochée ; les signes de vis-

à-vis à vis-à-vis s'échangent d'abord, puis les paroles, et enfin le reste.

Nous nous sommes rendus au port, occupé en ce moment par une cinquantaine de vaisseaux marchands ; nous avons examiné le pont de bateaux, chose toute nouvelle pour nous, et vraiment très curieuse : ce sont des bateaux liés ensemble, engrenés les uns dans les autres, et recouverts chacun d'un tablier ; quand on veut laisser le passage pour les vaisseaux, on détache quelques-uns de ces bateaux, puis on les remet ensuite à leur rang, dès que le bâtiment est passé. Nous vîmes aussy la Bourse, qui est une longue allée en forme d'arcades sous lesquelles se traitent toutes les affaires relatives au commerce de Rouen. On nous montra aussy le lieu où, près de là, la Pucelle, notre illustre compatriote, fût brûlée ; la petite place où le supplice eut lieu conserve un aspect funèbre ; est-ce l'effet des maisons sombres, de la con-

struction ancienne, ou simplement le souvenir de ce fait barbare? je ne sais, mais toujours est-il qu'on se sent en proie à une émotion analogue à ce qu'elle pourroit être si la chose avoit eu lieu récemment; et on croit voir sur ce pavé le bûcher, et, au milieu des flammes, la jeune guerrière torturée.

Pour nous distraire de cette impression pénible, nous sommes allés au spectacle où une surprise assez singulière nous attendoit ; la salle, fort spacieuse, étoit absolument vuide : trois femmes ; pas un seul gentilhomme, et point de peuple ; huit à dix militaires et nous, voilà tout le public, et cependant la troupe jouoit, y étant obligée; mais cela paroissoit tout à fait extraordinaire, et triste. Ce vuide se maintient depuis trois mois pour une pique entre le directeur et le public ; le directeur a refusé de former un ballet ; les habitans ayant insisté, il les a prévenus que, s'il se rendoit

à leur désir, le prix des places seroit tiercé; comme on sçoit que les bénéfices du directeur sont plus que suffisans pour faire cette augmentation dans sa troupe, le public s'est obstiné, et, depuis Pâques, le théâtre est ainsy désert, et le sera jusqu'au moment où on aura mis le directeur à la raison. La troupe est nombreuse et excellente; la salle, richement décorée, a quatre rangs de loges. Il est à noter que la querelle entre les spectateurs et le Directeur a aussi mis le trouble dans les relations de quelques seigneurs avec les demoiselles du théâtre ; elles sont mécontentes de ne plus avoir les applaudissemens de leurs teneurs, et inquiètes de la concurrence qui leur seroit faite par les demoiselles du ballet ; tout cela a donc fait grand tapage dans la ville, où on ne parle, paraît-il, habituellement que du théâtre et du commerce.

Le boulevard est la promenade la plus fréquentée de Rouen ; il est fort étendu, et

l'on y peut jouir d'une ombre agréable; nous nous sommes arrêtés dans une guinguette où nous avons pris une bouteille de bon cidre ; cette boisson rafraîchissante a quelque rapport avec le vin de Champagne pour la force et le piquant, mais a, en plus, un petit goût acidulé. Nous sommes rentrés à notre hôtel avant dix heures pour nous indemniser du peu de sommeil que nous avions pris les jours précédens, et nous sommes restés au lit jusqu'au lendemain neuf heures du matin.

Le dimanche 17 juin, nous avons d'abord été chez M. Jarry, procureur au parlement, celui dont nous avions foit la connoissance dans la galiote; nous l'avons trouvé dans son étude, où il nous a reçus fort honnêtement, nous offrant même de nous faire voir le palais de justice, lieu fort curieux par sa beauté et son ancienneté et que nous désirions connaître. Nous nous sommes informés de la santé de sa prétendue

épouse, qui étoit, nous dit-il, indisposée depuis son voyage. Comme madame Jarry n'étoit point encore à sa toilette, nous sommes allés faire un tour de ville. Nous sommes entrés dans plusieurs églises, ne pouvant nous lasser d'admirer ces œuvres merveilleuses de l'architecture des tems les plus reculés ; nous avons voulu revoir la cathédrale plus en détail ; il y a, de chaque côté du chœur, des grillages en cuivre ouvragés avec le plus grand art, et entretenus avec la plus grande propreté ; ces grillages ont au moins quinze pieds de haut ; nous avons visité divers tombeaux, notamment celuy de la famille d'Amboise ; le cardinal est représenté en marbre ; il y a à Rouen tant de choses antiques, et si peu de modernes, qu'on s'imagine en fesant un voyage dans cette ville qu'on en foit un dans l'histoire ; on se croit à l'époque reculée des monumens que l'on visite, et, à la place des passans vêtus à la mode ac-

tuelle, on s'attend à apercevoir, dans ces rues si anciennes, un duc de Normandie, suivi de ses hallebardiers.

A midy et demy, nous sommes retournés chez notre procureur, qui, à notre grand étonnement, nous a fait l'aveu qu'il n'étoit point marié ; nous lui avons témoigné, en plaisantant, notre surprise et notre mécontentement de l'erreur dans laquelle il nous avoit jetés ; nous avons foit tout notre possible pour sçavoir le nom de la princesse à qui nous nous proposions d'aller faire notre cour ; mais il ne se soucia pas de contenter notre désir, et encore moins de nous dire où elle demeuroit ; tout en éprouvant de son refus une privation, car la donzelle étoit, par ma foi, fort avenante, je ne sçaurois le blâmer d'avoir, en cette circonstance, agi avec prudence, chacun, pour être sage, devant songer d'abord à son propre contentement en ce qui concerne les affaires de cette sorte.

M. Jarry, pour nous dédommager, sans doute, nous conduisit lui-même au palais de justice, dont il fit ouvrir toutes les portes : la grande chambre, très élevée, est très bien éclairée ; le plafond est admirable et réputé pour tel ; toutes les salles portent également l'empreinte de la plus haute antiquité ; dans la chambre du conseil, il y a un tableau de Jouvenel, d'un grand mérite ; il représente le Génie de la France fesant la guerre à la Chicane et l'exterminant, puis la Religion et les Vertus se félicitant de ce succès ; ce tableau fut commencé par le peintre de sa main droite ; mais, devenu paralytique, il l'acheva de la gauche. L'on nous a foit voir également la salle des procureurs, qui est sous une voûte longue et très élevée ; l'on voit encore, au fond, la table de marbre où siégeoient les officiers de cette juridiction ; dans cette salle, chaque procureur de parlement a son petit atelier, ainsy qu'à Pa-

ris ; la façade du palais est très noble, et le premier président a la jouissance d'un hôtel qui communique au palais. M. Jarry nous a ramenés à notre hôtel, et, avant de nous quitter, il nous demanda notre adresse ; nous nous sommes séparés très bons amis; mais probablement nous ne nous reverrons jamais, vu que nous habitons des pays fort éloignés l'un de l'autre.

Nous avons dîné à table d'hôte, et sommes sortis de Rouen à quatre heures après midy ; nous avons gagné pédestrement le Pont-de-l'Arche, qui en est distant de trois lieues ; c'est une petite ville, actuellement fort peu considérable, mais qui néanmoins a foit époque dans l'histoire, à raison du siège qu'elle a soutenu pendant les guerres de la Ligue contre Henry IV. Nous y avons couché à l'*Image de Saint-Pierre*, chez de fort braves gens, où nous nous sommes reposés de neuf heures du soir à sept heures du matin. Le lundi 18, nous sommes partis

du Pont-de-l'Arche à pied ; nous avons déjeuné à deux lieues de là, dans un pré, sur le bord d'un ruisseau ; le déjeuner consistoit en une tranche de veau froid et de l'eau-de-vie, dont nous avons toujours eu soin d'être nantis pendant notre voyage.

Nous sommes arrivés au Roulle à onze heures ; nous y avons mangé un bon barbeau ; après le dîner, nous nous sommes embarqués de nouveau dans la galiote, et nous avons foit, en sens inverse, le même trajet qu'à notre premier passage, avec la différence pourtant que, de Roboise à Poissy, nous avons voyagé de nuit ; comme cette fois-ci nous remontions la rivière, nous avons mis neuf heures pour faire huit lieues ; il a fallu, cette nuit-là, coucher absolument sur la dure, au milieu des individus de toute espèce qui composoient la voiture, mais nous avons été fort divertis par les discours d'une échappée femelle de couvent ; singulier mélange de sacré et de

profane, elle a foit l'amusement de tous les passagers. C'étoit une fille qui, sans avoir les agrémens d'une religieuse aimable, en avoit les petitesses, jointes à une envie diabolique de jeter sa coëffe par-dessus les moulins ; elle nous raconta qu'on l'avoit foit entrer au couvent contre son gré ; elle en étoit sortie en grimpant le long d'un espalier jusqu'au sommet d'un mur d'où elle s'étoit laissée glisser sur le chemin, et tout porte à croire qu'elle glissera plus d'une fois sur sa route : cette malheureuse, qui a grand'peur d'être poursuivie, désire évidemment trouver un protecteur.

Sortis de la galiote, le 19 juin à sept heures du matin, nous nous sommes mis sur-le-champ en route quoique bien fatigués. Nous avons regagné Paris en passant par Saint-Germain, Chatou et Nanterre, où nous avons déjeuné ; nous en étions à peine sortis, que nous avons été surpris par une pluie abondante qui ne nous a pas quittés

jusqu'à Paris; mais, grâce à nos manteaux gommés, nous n'avons point été traversés: ces manteaux attirèrent l'attention sur nous dans tous les lieux où nous passions. Nous sommes rentrés à Paris, à deux heures, bien crottés et les pieds mouillés. Nous avons fait allumer un grand feu, puis nous avons pris une bavaroise, et nous nous sommes couchés. A cinq heures, M. Plessis est venu nous voir; nous nous sommes relevés pour souper ensemble, et faire la veillée.

Le 20 juin, nous sommes sortis à dix heures du matin pour nos dernières acquisitions; nous avons eu fort mauvais temps, et, après avoir parcouru tout Paris, nous sommes venus nous réfugier au palais Royal, d'où nous avons été dîner au passage des Petits-Pères. Le soir, Jacquinot est allé aux Italiens, où l'on donnoit *Nina* et *la Mélomanie*, et, moy, aux Variétés, où l'on a joué *l'École des amis, le Consentement inat-*

tendu, et *le Mariage de Borago*, pièce très bouffonne ; nous nous sommes rejoints à l'hôtel, où nous avons encore foit un petit souper fort agréable.

Le lendemain 21, nous sommes allés faire nos adieux à différentes personnes ; puis, à dix heures, nous avons été au palais Bourbon pour voir les petits appartemens ; nous étions munis d'une carte du Prince à notre adresse, donnant ordre de nous les faire voir. Il n'est point surprenant qu'on les regarde comme une des curiosités de Paris ; ils méritent fort l'admiration ; tous les appartemens sont meublés avec la plus grande recherche, le goût le plus parfait et la plus superbe magnificence, sans que les richesses aient l'air d'y être entassées ; le salon surtout est particulièrement remarquable ; le dôme paroît environné de glaces de tous les côtés, et le jour ne vient que du sommet, par les intervalles ménagés sans qu'on puisse se rendre compte de cet arran-

gement. Les peintures les plus délicates décorent les murailles ; tout autour de ce selon des girandoles d'un travail admirable doivent produire un merveilleux effet quand les bougies allumées se reflètent dans les glaces, et font miroiter de leurs feux les cristaux étincelans qui ornent ces guirlandes ; la lumière se reproduit en tout sens, et le coup d'œil est, dit-on, unique en ce genre ; mais ce qui est le plus curieux, c'est que, dans un clin d'œil, le dôme descend et s'abaisse, le plafond devient uni, et, également au moyen d'un ressort, trois glaces, disparoissant, laissent voir trois croisées ayant jour sur un parterre des plus agréables ; on peut juger de la surprise qu'occasionne un pareil spectacle. On nous fit voir un cabinet dans lequel sont rassemblés les portraits de tous les princes de la famille royale tenant à la branche de Condé ; plus loin se trouve une galerie de peinture contenant des morceaux très pré-

cieux ; la chambre à coucher du prince, ainsy que son cabinet de travail, sont d'un goût supérieur.

Nous nous sommes ensuite promenés dans le parterre, petit, mais fort galant ; la verdure est superbe ; et il y règne la plus grande fraîcheur ; il y a beaucoup de berceaux en treillages ; au milieu se trouve une loge dans laquelle un groupe en marbre représente une mère caressant son fils ; le naturel et l'expression de ces figures sont émouvans ; nous sommes sortis remplis d'admiration pour cette partie du palais, qui l'emporte de beaucoup sur les grands appartemens quelque superbes qu'ils soient ; c'est aussy ce qu'en ont pensé MM. Henry et Plessis, que nous y avions amenés avec nous. Nous les avons quittés pour rejoindre MM. Cunien et Bizot, qui nous offroient à dîner chez un restaurateur ; comme le temps étoit fort mauvais, le reste de la journée nous sommes restés à notre hôtel

pour faire les dispositions pour notre départ; puis nous avons offert une collation à MM. Henrion, Guerre et Plessis; ce dernier nous avoit apporté deux bouteilles de champagne d'une qualité recommandable; et, le lendemain, à six heures du matin, nous nous sommes emballés dans la diligence.

Nous y avons trouvé un jésuite fort honnête homme et point cagot; un riche éperonnier de Paris avec son fils; le père se ressent beaucoup de la rudesse de sa profession, et, quoique domicilié dans la capitale depuis plus de trente ans, n'a pris aucun vernis; le sieur Bouthaux, libraire à Nanci; il nous a dit être Auvergnat, et nous a foit voir l'astuce dont ses compatriotes peuvent être capables; outre deux Anglois, qui ne sçavoient point un mot de françois, il y avoit encore un entreposeur de tabac de Lunéville, qui, quoiqu'assez bon diable, paroissoit avoir une haute idée

de sa capacité. Nous n'avons eu, du reste, qu'à nous louer de l'honnêteté de tous les voyageurs.

Sortis de Paris à six heures, nous avons dîné à Meaux très bien, mais on nous prit il est vrai, quarante-cinq sols, et, le soir, nous avons couché à Château-Thierry ; c'est une petite ville située sur la Marne ; les maisons sont bien bâties ; nous n'eûmes pas à nous plaindre du souper, qui fut fort honnête, et à fort bon compte. Nous sommes repartis à trois heures du matin, pour aller dîner à Épernay, renommée pour son vin ; comme il n'étoit que dix heures, et qu'aucun de nous n'avoit grand appétit, nous nous sommes contentés d'œufs et de beurre frais, dont nous avions fixé le prix, ainsy que celui du vin, ce qui mécontenta fort l'hôtesse, qui eût voulu nous faire payer ce mauvais repas aussi chèrement qu'un bon, ce que les aubergistes ne manquent jamais de faire en pareil cas ; notre déjeuner

nous coûta dix-huit sols pour chacun. Épernay est une très petite ville. Nous en sommes partis à une heure après midy, et nous sommes arrivés à Châlons à cinq ; l'on y a foit la fouille de la diligence. On nous fit descendre *au Palais-Royal*, mais, comme plusieurs de l'équipage connoissoient l'hôtel, nous avons commencé par nous faire donner un état de ce que l'on nous serviroit et de ce que l'on nous feroit payer. Madame Appert, femme avide et intraitable, n'ayant pas voulu démordre de ses prix exorbitans, nous sommes sortis de chez elle, au nombre de huit, et nous sommes allés *à la Pomme d'or,* où l'on nous a servi la chère la plus délicate que j'aye mangée dans tout mon voyage ; notre souper avec le gîte, les vins étrangers et la liqueur, ne nous est revenu qu'à trois livres ; nous nous sommes promenés longtemps dans la ville, et dans les superbes promenades de Châlons.

Le lendemain, nous sommes partis à trois heures du matin, ayant chargé les domestiques du *Palais-Royal* de remercier leur maîtresse de nous avoir procuré un excellent souper, en nous forçant par ses procédés à quitter sa méchante auberge. Nous avons suivi, depuis Châlons, la même route qu'en venant de Nancy à Paris, et que j'ai décrite, lors de notre départ. Notre voyage s'accomplit sans accident, sauf qu'à une descente rapide, en sortant de Saint-Aubin, nos postillons n'ayant pas voulu enrayer, les chevaux s'abattirent, la diligence passa sur les jambes de l'un des postillons, et l'autre fut à moitié écrasé ; nous les laissâmes entre les mains de gens charitables, et les deux Anglois eurent l'obligeance de monter à cheval, et de conduire la diligence jusqu'au relays suivant ; puis notre voyage se termina sans autre aventure.

Arrivés aux baraques de Toul, nous y

trouvâmes Thiry, qui nous y attendoit pour déjeuner ; nous fîmes nos adieux à la diligence, qui nous témoigna fort honnêtement son regret de nous quitter, et nous revînmes à Nancy par le Champ-les-Bœufs et Boudonville ; de là, nous avons regagné la maison paternelle où nous avons joui, chacun de notre côté, du plaisir qu'a paru faire notre retour après ce long voyage.

FIN

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 27490

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

Author [Cognel, François]
Title La vie parisienne sous Louis XVI.
83467
HF.
C6765v